

The logo for 'Star wax' is a white circle containing the words 'star' and 'wax' in a bold, black, sans-serif font. The letters are filled with a dark, abstract, splattered pattern. Below the circle, the text 'DJ's lifestyle magazine' is written in a smaller, light-colored font.

star wax

DJ's lifestyle magazine

DANS LE CADRE DU DISCOM/MIXMOVE "DJ IMANI" (DJ OFFICIEL DE L'ARTISTE AL PECO) PRÉSENTERA MAINSTAGE ET LOGIC PRO 9 DANS UNE CONFIGURATION DJ, LE TOUT ORCHESTRÉ PAR SERATO SCRATCH LIVE.

DJ IMANI

Top 5 Nouveautés

- Jay-Z "On to the next one"
- Birdman ft. Lil Wayne "Pop Bottles"
- Jim Jones "How to be a boss"
- Black Milk "Long story short"
- Clipse "Popular demand"

Top 5 Oldies

- Mos Def and Talib Kweli "Definition"
- Stevie Wonder "Master blaster"
- Mobb Deep "Shook ones"
- Boot Camp Click "Headz are redder pt.II"
- ATCQ "Jam"

Logiciel préféré

Logic Audio

Sampler préféré

Exs 24

Mixer préféré

TTM 57sl

Site web favori

Google map

Vin ou soda

Thé

Baggy ou moule couille

Entre les deux

Bmx ou skateboard

Mes baskets

Quel job aimerais tu faire si tu n'étais pas Dj?

Président.

woodbrass.com
music instruments

 Solution
Expert
Education

Sommaire - Edité par les membres du bureau.

03	EDITO .	04	NEWS	SHOPPING .	
09	REPORT STAR WAX PARTY .				
10	Dj LAW .	12	RJD2 .	14	YAS & THE LIGHTMOTIV
16	ERIC LABBÉ .	18	PROSPER .		
22	DOSSIER DE LA WAX AU PLATINES VINYLE				
30	THEO PARRISH .	34	MARTHA COOPER,		
	HENRY CHALFANT & BLADE .				
38	CHRONIQUES WAX, CDS & LIVRES .				

Alors qu'une légende persistante attribue la paternité du mix aux selectors jamaïcains, ce nouveau numéro de Star Wax sera l'occasion de découvrir que les forains avaient déjà dans les années trente les outils nécessaires pour enchaîner des disques sans que cela ne reste pour autant dans l'histoire. Les gramophones et autres ancêtres de nos platines actuelles que vous découvrirez dans notre dossier spécial n'ont pas tous révolutionné les usages, loin de là. Mais il n'empêche que chaque évolution technique majeure (du passage de la cire au pétrole, de la courroie mécanique à l'entraînement direct ou de l'analogique au numérique) a permis aux utilisateurs d'innover et d'exploiter au mieux leur créativité. Et, fétichisme de l'objet mis à part, c'est bien là le minimum que l'on attend de tout instrument. On peut s'interroger à partir de ces observations : est-ce l'outil qui fonde la pratique ou l'inverse? Est-ce que le fait d'enchaîner deux disques suffit à définir un Dj? Et d'ailleurs tant que nous y sommes, a-t-on encore réellement besoin, de nos jours, de disques pour être Dj? Autant de questions auxquelles ce premier numéro de l'année 2010 tentera d'apporter des éléments de réponse... 2010, justement ! Une année particulière pour l'équipe de Star Wax puisqu'elle marquera les dix ans de Compos-it, association de passionnés dédiée à la promotion du Bmx, du graffiti et bien entendu du Djing, sans laquelle le magazine que vous avez entre les mains n'existerait pas. Une année de commémoration donc, dans la joie et la bonne humeur, parsemée de nombreux projets montés sans subventions publiques, par pur amour de ces cultures urbaines qui trop souvent font l'objet de récupérations douteuses. Dans cet esprit pluridisciplinaire, Star Wax rend hommage en couverture au graffiti à l'occasion de la sortie du livre "Pimp My Bitch".

starwax

Party people

De
20h
à 2h.



Photo extrait du livre "Pimp my bitch"

Wasted Talent

En live

**AKALÉ WUBÉ
FOGATA SOUNDS LIVE:**
Krok in Dub, Mc Runniga
& Sportak.

En djs set

**COSHMAR
ABSURD
& ROCE**

**Vendredi
30 avril.**

LA
FLÈCHE
D'OR

Keep
alive
Compos 10 years
birthday
FOGATA
SOUNDS

8 euros avec une conso
(soft, bière ou hard drink).

Jazz, Dub, Garage, Bassline & Hiphop at La Flèche D'Or :
102 bis rue de Bagnolet, Paris 20ème. (M) Porte de Bagnolet.

News Festivals, sorties & more...

Who's the king / Scratch battle

Le prochain Championnat de France IDA aura lieu le 29 mai 2010 au Ninkasi Kao à Lyon, 49 Rue d'Anvers 69007. Infos : ida.france@hotmail.fr

Shriimp & Star Wax graffiti on girls / concours

www.shriimp.com et Star Wax lancent un concours de graffiti sur des filles. La thématique est "I Love Wax". Pour plus d'informations pour participer et gagner la couverture d'un futur Star Wax et des abonnements, envoyez vos photos à www.shriimp.com

Star Wax dossier Rock / Appel à contribution

Dans le cadre d'un prochain numéro, Star Wax recherche toutes contributions éditoriales (photos, textes...) susceptibles d'éclairer de manière originale les rapports parfois conflictuels entre rock n' roll et Dj. Si les platines vinyles, samplers, et autres machines numériques vous font autant d'effet que le déhanché de Elvis Presley, à vous de jouer. Contact e-mail : redaction@starwaxmag.com ou tél. 01 42 87 19 73

Bass Music / zine

L'association Total Rez, également label et organisateur d'événements Dn'B, édite un nouveau fanzine au format A6. Bass music magazine désire relayer en douze pages l'actualité bouillonnante de la scène Bass music de Lyon et d'ailleurs dans le cadre de leur site web www.bassmusic.fr

Le Marché International des Musiques Nouvelles

se tiendra les 2 et 3 avril prochains au Palais Brongniart, à Paris. 70 stands seront présents. Une programmation de conférences, projections et écoutes est mise en place en partenariat avec le GRM, ainsi que des keynotes et des performances. La liste des exposants sera bientôt disponible. Pour toute information vous pouvez contacter Nathalie Ridard : 01 75 000 515.

Vixid / logiciel Snapshot manager

A l'occasion de son 5ème anniversaire, VIXID présente son nouveau logiciel: le VJX16-4 snapshot manager. Ce nouvel outil dédié au mélangeur vidéo de la marque permet d'optimiser le potentiel de la régie et facilite davantage la réalisation vidéo en direct. Cette solution conjugue la souplesse d'un logiciel à la puissance d'une régie hardware. Préparez, capturez et relancez vos configurations préférées! Véritable extension du mélangeur vidéo VJX16-4, le snapshot manager permet de sauvegarder des configurations évoluées de la régie pour les rappeler d'un clic en live. Disponible dès le 16 mars prochain et pour seulement 299 € HT. www.vixid.com

180gr.fr / New vinyl shop on line

Nouveau shop de vinyles en ligne, 180gr.fr, basé au Mans (72) propose des disques neufs, occasions, collectors, commandes spéciales hors catalogue, etc... allant du Hip-hop (old school, expé, underground), Tekno, Electro, Rock (indé, rock 60's, 70's, psyché, expé), Jazz (free-jazz, jazz classic) World (soul, funk, reggae)... Distribution également de vos autoprods, et dubplates. Possibilité de remise en main propre pour les clients du Mans et alentours. Star Wax envoyé avec chaque commande. Pour toutes infos 180gr.fr@gmail.com

www.scopaitto.com

Ce site référence de nombreux médias payants ou gratuits, entres autres Star Wax ou Juste Debout, le magazine des autres danses, le tout en version PDF:

Public Enemy

Après avoir signé avec un label participatif, le groupe Public Enemy rencontre des difficultés pour financer la production de son prochain album. Les responsables du label réfléchissent à de nouvelles pistes pour valoriser les exclusivités spécialement conçues pour les fans.

Vinyl / Expo à Paris

La maison rouge présente l'exposition Vinyl qui réunit la collection de disques et de pochettes du collectionneur, éditeur et commissaire d'exposition britannique, Guy Schraenen. Cette exposition présente dans leurs composantes acoustiques et visuelles des disques 33 tours d'artistes plasticiens qui reflètent la variété des expérimentations sur le langage et le son à partir des années 1920 et pendant tout le XXe siècle. Au-delà des disques vinyles (près de 800), seront aussi exposés des bandes magnétiques, des cd-roms, des revues spécialisées, des ouvrages de référence, des catalogues et des œuvres. www.lamaisonrouge.org

Galactic Hits / Expo en Suisse

La Maison d'Ailleurs présente un itinéraire en 324 disques vinyles, provenant des fonds du Musée de la science-fiction et 30 postes d'écoute qui permettent de découvrir la richesse des interactions entre science-fiction et musiques. Cette exposition est agrémentée d'affiches de concert psychédélices de la fin des années 60, d'installations dédiées aux vidéo clips dont l'esthétique a souvent été imprégnée de l'imaginaire de SF; et d'instruments électroniques. Des modèles de collection (onde Marhenot, premiers synthétiseurs analogiques) sont présentés, certains mis à disposition pour permettre à tout à chacun d'expérimenter leurs sonorités étranges. Plus infos: www.ailleurs.ch

Dans les bacs ou à venir

Les français Booster sortent « Slow Is Beautiful ». Le 3 mai 2010, Flying Lotus, l'enfant prodige de la west coast, signe un second album, Cosmogramma, en forme d'opéra cosmique lumineux. Thomas Fehlmann signe la B.O. « Gute Luft » pour le documentaire « 24H Berlin ». Fluxion sort le 15 mars « Perfused ». Tosca réalise un album de remixes de « No Hassle » intitulée Pony. Ghislain Poirier sort aussi son album de remix « Running High », tout comme Mickael Fakesch avec « Exchange ». Jahcoozi sort « Barefoot Wanderer » sur Bitch Control, en rap français, Bizon lance « Disk 2 Bronze », Fenek « Enfant(s) Perdu(s) », Les Gourmets l'album « Tout doit disparaître », et Lil'2004 offre sur www.hiphopsession.com « La classe américaine ». Dans un autre registre Augus & Julia Stone produisent « Down The Way », « Malted Milk », « Sweet Soul Blues ». Dj Zebra produit son premier album « Soul Radio ». Également disponibles : Coblestone Jazz « The Modern Deep Left Quarter », Stern « Digital Bless », « A Boy's Own Odyssey », double CD compilant les artistes du label Junior Boy's Own, Son Of Dave « Shake A Bone » ou encore Uffie, les Bad Girls « Ir's A Funkin Rap », José James « Black Magic » et plein d'autres encore...

WHO'S WHO ? STAR WAX n°14 : mars_avril_mai 2010

Édité par Compos-it : 120 rue Edouard Vaillant, 93100 Montreuil - France
Directeur de la publication : Juan Marcos Aubert
Rédacteur en chef : Julien Vuiller à redaction@starwaxmag.com
Directeur artistique : Julien Douek
Graphiste : Snik88
Couverture (DR) : Wasted Talent (Contact : Facebook)
Rédaction : Aurélien Léviandré, Nicolas Laborderie, Baptiste M., Muzul, Julien Vuiller, Irvinbl journalist, Baptiste Proja.
Photographies : Renaud Marion, Bella, Paolo Campanella
Publicité et développement : Marcos Aubert. Tél : 00 33 (0)142 871 973
Ont participé : Jalal Aro, Inter-stice team, Amok, Mr Djé Ben (rightion.fm), Dj Dik, Dj Lezard, Nico, Brice, Salah, Freeworker, Simon, Arthur...
Imprimé en France : www.myspace.com/barbapapier - Imprimeur labélisé "Imprim'vert". Star Wax magazine est un trimestriel gratuit diffusé nationalement : revendeurs vinyle, clubs, bars, shops sono, école de Mao et Djs...
N° ISSN : 1967-2160. Tirage : 15000 exemplaires. www.starwaxmag.com

hamaclub.fr



Tél : 04 50 68 95 69 - hama.chaise@free.fr

Testez le hamac Soay au Mixmove/Discom sur le stand de Star Wax n°H24.

Ne crois pas à la hype...

Shop in'



01 HORLOGE / STAR WAX : Trois séries limitées d'horloges vinyles réalisées par le graphiste de Star Wax Snik88 aka Coshmar. Disponibles sur le Mixmove et bientôt en ligne. Prix 40 euros. **02 DJ BAG / BURTON SNOWBOARDS** : Sac pour format vinyle à 130 euros. www.bsnowboards.com
03 DJ HEADSET / BURTON : Un casque dont les écouteurs sont détachables et adaptables sous un casque de snow. 65euros. www.redprotection.com
04 OREILLETE / JAWBONE : Les oreillettes Jawbone, en sus d'être design, proposent une fonction atténuant de manière conséquente les bruits extérieurs. Démo sur www.jawbone.com **05 LUNETTES / ANON** : Modèle Sunday Yellow tiré de la chouette et sportive collection Anon, à 100 euros. www.anonoptics.com **06 DOUDOUNE / MILLET** : Réédition limitée en l'honneur des 60 ans de l'ascension de l'Annapurna. 300€. www.millet.fr
07 VALISE / DOT DROPS : Valise à roulettes personnalisable grâce à des stickers ronds colorés à apposer vous-même. Disponible à partir de 175€. www.mydotdrops.com **08 LIVRE / VIVRE LA CRISE DU DISQUE** : Emmanuel Torregano interroge des piliers de l'industrie du disque en ajoutant ses commentaires sur l'évolution récente de ce marché. www.lescarnetsdelinfo.com **09 LIVRE / HISTOIRE DES DJS** : Préfacé par Cold Cut, ce livre de Raphael Richard, non exhaustif et facile à lire, revient sur les musiques actuelles en analysant les techniques démocratisées par les Djs. Éd. Camion Blanc. **10 CASQUETTE / ZILLION** : 100% soie et faites main, les casquettes Zillion sont Made in Japan par un Français. Uniquement disponibles sur : www.designboom.com/shop/zillion_caps.html **11 BASKET / PONY** : Réédition du modèle Slam Dunk des années 80 en version basse et haute.

DISPO EN MARS
2 MAXI 10inch:
SUNRISE RIDDIM
DUBSTEP RMX
BY KRAK IN DUB
AVEC LUCIANO
& ALBOROSIE

PATATE RECORDS
 www.PATATE-RECORDS.COM



Contact : fogata.sounds@free.fr



POUR 2010
MANGEZ FAT
FOGATA LE LABEL
CATEGORIE
POIDS LOURD.



brodcast
 www.brodcaststudio.com

PATATE RECORDS
 www.PATATE-RECORDS.COM

dk
 dKMASTERING

Marketed & distributed by Patate Records : www.patate-records.com
 Sons à l'écoute sur www.myspace.com/fogatasounds

Report

Star Wax Party People at Les Disquaires / Photos Renaud Marion



BIG UP : The unik Kid Loco,
 Manu boubli, Ben Stocker,
 Didier de Critères Editions,
 Dier le prince, Aumrélio
 et le public...

PROCHAIN
RENDEZ-VOUS
LE VENDREDI
30 AVRIL

Dj LAW

Top 5 Nouveautés

- Pharoshe Monch "The Light"
- Gangstarr "Full Clip"
- Eazy E "Boyz In The Hood"
- Run DMC & Aero Smith

Il y en beaucoup trop, j'en mets 4 et je vous laisse deviner le 5ème

Top 5 Oldies

- Freeway "All Day Long"
- Yo Gotti Ft. Lil Wayne "Women Lie, men lie"
- Triple C's "Yatch Club"
- Juvenile "Gotta Get It"
- Gucci Man "Lemonade"

Analogique ou numérique?

Analogique pour la qualité authentique et numérique parce qu'il faut vivre avec son temps

Logiciel préféré

Photoshop / Audobe Audition / Serato

Mixer préféré

TTM 57sl

Site web favori

La liste serait trop longue!!! Sinon Starwaxmag.com bien sur!

sampler préféré

Akai MPC

Baggy ou moule couille

Baggy

Bmx ou skateboard

Ancien rider, c'est BMX Forever

Club (ou salle) préféré ?

Doc des Sud.

STAR WAX ABONNEMENT

Recevez directement chez vous
Star Wax pendant un an,
soit 4 magazines et un
tee-shirt ou l'album
D'Elisa Do Brasil

17 euros
4 r* & un
tee-shirt
ou un cd



☐ Oui, je m'abonne à Star Wax magazine et
je joins à mon courrier un chèque de 17 euros
libellé à l'ordre de Compos-it, et je l'envoie à :
Compos-it / SW Abo,
120 rue Edouard Vaillant 93100 Montreuil.

NOM : _____

PRENOM : _____

ADRESSE : _____

VILLE : _____

E-MAIL : _____

TÉL : _____

TAILLE TEE-SHIRT : _____

(Ne rien indiquer si vous désirez l'album d'Elisa do Brasil)

star wax
www.starwaxmag.com

LES NOVICES ASSOCIERONT LE NOM DE RJD2 AU PETIT ROBOT DE STAR WARS, CELUI QUI TRAÎNE TOUJOURS AVEC LE GRAND DORÉ. LES CONNAISSEURS RELIERONT CES 4 LETTRES AU PSEUDO D'UN BEATMAKER QUI, DE SCRATCHS EN CUTS, A POSÉ SES VALISES AU SEIN DES LABELS NEW-YORKAIS RAWKUS ET DEF JUX, A LÂCHÉ QUELQUES PRODS POUR DES RAPPERS DONT LE MC COMICS MF DOOM, A PRODUIT LE GÉNÉRIQUE DE LA SÉRIE MAD MEN, A VU SES TITRES REPRIS POUR DES PUBS OU DES FILMS ET AFFICHE AU FINAL CINQ ALBUMS AU COMPTEUR DONT LE DERNIER EN DATE, "THE THIRD HAND", A MARQUÉ UN VIRAGE POP LAISSANT NOMBRE D'AUDITEURS PERPLEXES QUANT À LA SUITE.

"Je préférerais toujours déstabiliser l'auditeur plutôt que de l'ennuyer"

Dj devenu auteur-compositeur-interprète-musicien-arrangeur-réalisateur-etc, RJ revient aux affaires et pas qu'un peu : son nouvel album sort sur son label fraîchement inauguré dont le catalogue se trouve en plus garni de ses premiers enregistrements rachetés à Def Jux. RJD2 un colosse du business en devenir ? « Ah Ah ! Peut-être mais ça n'est pas mon but ! Le label est juste un navire qui me permet de sortir ma musique comme je veux. Si le business tourne, tant mieux, mais sortir ma musique reste ma priorité n° 1 ». En tout cas, un colosse du boulot parce que depuis « Dead Ringer » en 2002, Ramble John Krohn a augmenté le nombre de disques de fonte sur la barre, faisant passer ses premières productions pour des gringalets face à ce 6ème album. Le costume de beatmaker a fini par craquer au point qu'on se demande s'il se considère encore comme un membre de cette famille dont le principal hobby consiste à tailler en pièces sa collection de vinyles : « Je serai tenté de dire oui, mais je crois que le beatmaking est en fait juste un élément d'un tableau plus grand que je construis actuellement. Pour cet album, j'ai enregistré une trentaine de titres pendant les 18 mois où j'ai travaillé dessus. Colossus est au départ juste un mot sur lequel je suis tombé et qui me plaisait bien, mais c'est sur que le sens même du mot a été un plus car je crois que cet album est le plus « colossal » que j'ai fait ! ». Et puis Minus n'aurait pas bien fonctionné : Funk, Soul, Hip-Hop, Abstract, Motown, B.O. (écoutez donc « Let There Be Horns » et « The Stranger ») et bien sur Pop parce que les Beatles sont définitivement « une influence coriace dont on se défait difficilement », RJ a tiré sur tout ce qui bougeait pour construire un labyrinthe musical où l'on n'est pas pressé de trouver la sortie et où se perdre relève plus du plaisir que de la punition. Dans ce dédale, D2 à multiplié les virages à 180°, faisant de chaque titre une pièce unique, usant de plusieurs méthodes pour atteindre l'ambiance recherchée : « Pour les titres basés sur le sampling, je commence toujours à la MPC. Pour les titres live j'écris un riff ou un groove et je commence par faire la batterie et tout s'élabore à partir de là. Viennent ensuite les parties non-écrites et les voix qui se font toujours en dernier. Je préférerais toujours déstabiliser l'auditeur plutôt que de l'ennuyer. Un de mes buts est de faire en sorte que les choses restent intéressantes, excitantes et inattendues. Avec cet album, je voulais vraiment explorer le plus de vibes et le plus de manières possibles de faire de la musique: le sampling, seul ou associé aux instruments, le 100 % live, amener des chanteurs différents, des Me's, etc... ». Et on soulève là un problème récurrent chez ceux qui se sont agueris à l'école de la MPC et des platines : pour concrétiser ses idées de cerveau bouillonnant, il faut passer à la pratique d'un instrument... « J'ai commencé à jouer parce que je voulais faire des albums ! J'ai débuté la batterie vers 2005-2006 mais je n'avais ni la technique ni le talent nécessaires alors, durant les premières années, c'était vraiment pas ça ! Je suis toujours un peu nul mais maintenant, je joue assez bien pour faire mes morceaux ».

« The Colossus » le bien nommé devrait nourrir pour un moment les gloutons capables de digérer un album en 3 écoutes. En attendant, RJ a déjà d'autres casseroles sur le feu : « J'ai pratiquement terminé mon prochain album, une collaboration avec Aaron Livingston un chanteur de r&b qui est sur « The Colossus ». Je fais toute la production instrumentale, lui fait quelques parties de guitare et les voix. J'aimerais aussi écrire pour d'autres ou faire un album de jazz... Je crois qu'il y a toujours de quoi s'occuper à partir du moment où vous essayez autre chose que ce que vous savez déjà faire ». Chaque chose en son temps.





YAS & THE LIGHTMOTIV

SUR SCÈNE, ILS MÉLANGENT ÉLECTRONIQUE ET ACOUSTIQUE, ÉQUILIBRANT LEUR SON SUR LE FIL D'UNE VOIX FÉMININE. L'HÉRITAGE DE LA CHANSON FRANÇAISE ÉPOUSE ICI LE VERBE ET LES THÈMES DE L'ACTUALITÉ. ET C'EST EN TOUTE INDÉPENDANCE QU'ILS AVANCENT. L'INDUSTRIE PEUT S'ÉCROULER, L'ART EST BIEN VIVANT.

Pourriez-vous présenter le groupe? Qui fait quoi? Vos influences...

Yas : Moi je dis des poèmes. Je suis fan de Lauryn Hill et de Barbara. La musique des gars oscille entre hip-hop et rock.

Ben T : Moi je suis aux claviers, machines et scratches. J'ai écouté beaucoup de hip-hop pendant longtemps, beaucoup d'électro, et voilà. Plein de trucs qui ont la patate, de la noise. J'aime bien bouger mon cul, voir des trucs qui ont de l'énergie.

Les influences du batteur?

Ben P : Moi j'ai une culture plutôt rock. Mais j'écoute de tout. Du hip-hop aussi.

JL : Moi je suis comme Ben sauf que je ne pense pas être très rock. Peut-être un peu plus musiques du monde que les deux autres. Après on s'est peut-être retrouvé un peu sur l'influence commune du hip-hop. Mais chez moi, elle est vachement moins poussée que sur les deux gamins. Moi, je suis un peu plus versatile.

Qu'est ce que vous utilisez comme machines ou instruments?

JL : Comme instruments ? Il y a la batterie, une contrebasse, une guitare, un looper. Je boucle certaines parties de contrebasse ou de guitare. Ben s'occupe plus de machines, des samplers etc...

Ben T : Pour l'électro, j'utilise deux petits claviers, un analogique et 1 petit clavier bontempi, un sampler, et une platine pour scratcher. Mais il n'y a pas d'ordinateur, ni rien, pas de boucle, tout est joué, vraiment. Tout est live.

Comment utilisez-vous les samples? En quoi est-ce qu'ils enrichissent vos compositions?

Ben T : A la base on fait du hip-hop, c'est dans la culture hip-hop de sampler des artistes. Mais c'est pas vraiment du pillage. En fait on s'en inspire. On prend des petits bouts de leurs trucs qu'on réutilise pour faire nos trucs. Mais finalement on ne les pille pas parce qu'on va plus loin.

Comment utilisez-vous les samples? En quoi est-ce qu'ils enrichissent vos compositions?

Ben T : A la base on fait du hip-hop, c'est dans la culture hip-hop de sampler des artistes. Mais c'est pas vraiment du pillage. En fait on s'en inspire. On prend des petits bouts de leurs trucs qu'on réutilise pour faire nos trucs. Mais finalement on ne les pille pas parce qu'on va plus loin.

J'ai entendu dire que vous vous samplez vous-mêmes?

JL : Oui, oui. Pour moi, ce n'est pas du pillage en ce sens que, quand tu travailles sur le sampler, tu cherches un son. Un son qui correspond à ce que tu veux raconter. Après, qu'il vienne de chez toi ou d'un autre artiste, il est utilisé à ce moment là de façon vraiment originale. Dans la composition de l'album, on a en effet retravaillé sur des parties qu'on avait jouées en live à la maison, et puis qu'on a samplé et réutilisé.

Ben T : Entre l'album et la scène, ce n'est pas la même couleur de son. Sur l'album, il y a vraiment beaucoup de samples alors que sur scène finalement, c'est vraiment secondaire. Il y a quelques samples de temps en temps, mais c'est assez rare.

Au niveau des thèmes, on entend entre autres l'Algérie, l'Amérique, le sexe, la prospérité... Pourquoi recourir au langage poétique pour en parler?

Yas : En fait, quand j'écris, je ne réfléchis pas trop aux thèmes que je vais aborder. Pour moi, c'est plutôt un acte vital. En l'occurrence, l'Algérie, parce que j'ai mis 10 ans à mettre des mots sur mon envie d'y aller. En fait je n'ai pas l'impression d'aborder des thèmes de façon poétique. J'ai l'impression de dire ce qui me colle à la peau, ce que j'ai besoin de faire sortir de moi. Après j'essaie de le faire avec amour des autres, parce qu'il n'y a que ça à faire dans un monde comme ça, donner de l'amour...

Il y a quand même quelques textes en anglais. Pourquoi? Un besoin d'outre-mer? Une envie d'élargir l'audience?

Yas : C'est une langue que je pratique couramment depuis une quinzaine d'années déjà et dans laquelle je ne m'exprime pas de la même façon. C'est comme un autre personnage en moi qui parle de choses différentes. C'est à Seattle que j'ai commencé à faire de la musique, et musicalement, c'est une langue qui pour moi fait référence au hip-hop, (j'écoute beaucoup de rap américain). C'est en quelque sorte mon côté MC qui préfère parler anglais plutôt que français.

Si je comprends bien, vous avez à plusieurs points de vue, par l'utilisation des machines, du langage, des influences hip-hop. Mais quand on vous écoute, on en est quand même très loin. Quels sont les autres univers musicaux qui vous enrichissent?

JL : On a d'abord travaillé les textes de Yas, à deux et ensuite à trois. Mais on n'a pas posé le projet au début en disant « voilà, on va faire un mix de ça et ça ». Après, pour les influences, il faudrait que tu viennes chez moi, et que je te montre ma discothèque.

Ben T : C'est surtout qu'on a tous des influences vraiment différentes, et le fait de jouer ensemble, ça crée un peu ce qu'on entend sur scène, et c'est un peu dur à nommer. Je pense que c'est lié à la diversité qu'on rassemble à nous quatre.

ERIC LABBÉ



SON NOM VOUS INTERPELLE? ON VOUS RAFRAÎCHIT LA MÉMOIRE : ERIC LABBÉ EST UN ACTIVISTE DES MUSIQUES ÉLECTRONIQUES FRANÇAISE. RESPONSABLE, ENTRE AUTRE, DU DISQUAIRE PARISIEN MY ELECTRO KITCHEN IL A FAIT RÉCEMMENT PARLER DE LUI AVEC LA PÉTITION « PARIS : QUAND LA NUIT MEURT EN SILENCE »...

Tu t'es fait connaître en 2006 en tant que membre du duo électro-pop Headphone Karaoke. Qu'en est-il de ce duo ? Est-ce juste un bon souvenir ou un projet qui peut ressortir ?

Un très, très bon souvenir. Nos lives avaient vraiment une belle énergie... En revanche, aucune chance que ça reparte, l'inconvénient de monter quelque chose avec un ou une chéri(e) qui ne l'est plus...

Tu es aujourd'hui en charge du son de la boutique My Electro Kitchen. Comment en es-tu arrivé là ? Quel a été ton parcours ?

Mon parcours est tortueux mais j'ai beaucoup bossé dans le monde associatif (notamment chez Act Up), d'où mon petit côté militant. Mais si j'en suis là c'est parce que j'ai toujours été un fou de musique avec une certaine ouverture d'esprit. Ma rencontre et mon amitié avec Yauss (la propriétaire du lieu) ont fait le reste.

Quels sont tes styles de prédilections quand tu mixes ?

C'est très variable en fonction du lieu, des gens et de ce que je ressens. Fondamentalement je suis plus un selector qu'un DJ, donc j'ai un panel plus large. Ceci étant dit, en club, j'affectionne particulièrement la musique la plus radicalement orientée vers la danse : de la deviant house à la minimale techno, voire à l'électro super abusée. Pour te donner une idée, il y a un mix enregistré au Batofar l'année dernière sur le site de Plaque Or.

Es-tu un inconditionnel du vinyle ou un accro du tout numérique ?

Quand je dis que je suis un selector c'est aussi que je n'ai jamais été foutu d'apprendre à caler deux vinyles ensemble. Donc en club, je joue sur Traktor pour éviter de faire des pains à chaque enchaînement. Le jour où quelqu'un inventera un système pour mettre une touche "sync" sur des platines, je jouerai sur vinyle... Ce qui est paradoxal c'est que je suis par ailleurs un inconditionnel de ces fichues gallettes : chez moi, je n'écoute que ça...

Selon toi, la meilleure scène électronique française est-elle parisienne ? Quelles autres villes aimes-tu ?

La scène parisienne est certainement la scène française la plus intéressante en termes de lieux (bars et clubs) même si elle reste assez loin derrière d'autres capitales européennes. En revanche, pour ce qui est de la production et des labels, il y a toujours eu des choses qui se passaient un peu partout et, en termes de festivals, Paris est complètement out. Les Nuits Sonores à Lyon, Astropolis à Brest, le NAME de Lille ou Nordik Impakt à Caen n'ont pas du tout d'équivalent parisien.

Parles-nous de ta boutique. Quel est ton quotidien ?

J'achète des disques et je vends des disques... Non, je déconne, c'est beaucoup plus que ça, nous organisons beaucoup d'événements à la boutique mais aussi dans des petits bars ou dans des clubs. Et puis My Electro Kitchen est vraiment devenue une petite plaque tournante pour la scène parisienne donc c'est énormément de rencontres.

Et alors, être Dj et travailler dans la musique, c'est mieux pour les filles ?

J'ai toujours rêvé de travailler au service comptabilité fournisseurs des Munielles du Mans, il paraît que les filles sont super chaudes.

As-tu des nouveaux projets que tu peux nous révéler ?

J'attends un enfant, ça se pose comme projet, non ?

Pour conclure, que penses-tu de la crise du disque ? Es-tu touché ?

La crise du disque touche tous les gens qui bossent dans la musique mais, pour l'instant, le buzz fait que My Electro

"...J'ai beaucoup bossé dans le monde associatif (...), d'où mon petit côté militant."



**PRO
SPER**

PROSPER SE DEFINIT LUI-MÊME COMME UN CAMÉLÉON. CE DJ / PRODUCTEUR TOUCHE À TOUS LES STYLES, AUSSI BIEN MUSICALEMENT QUE VISUELLEMENT. APRÈS PLUS DE 15 ANS D'ACTIVISME, IL NOUS DÉVOILE ICI LES SECRETS DE SON PREMIER ALBUM A VENIR.

Tu étais au départ influencé par le hip-hop et le ragga dans les années 90. Comment as-tu atterri dans l'électro ?

Et bien, en fait mes toutes premières influences me viennent de mes parents donc plutôt du rock bien senti comme les Stones, Police, Roxy Music, Talking Heads mais aussi pas mal de reggae... Bref le fait de ne pas avoir commencé ma culture musicale avec Sardou et Claude François m'a permis d'avoir un peu plus de curiosité dès le départ. C'est vrai que les années 90, avec des groupes assez crossover comme les Beastie Boys m'ont aidé à faire le pont entre tous ces courants. Et puis les Chemical Brothers sont arrivés et là j'ai compris que c'était ce genre de musique que je voulais faire. Les deux premiers albums furent de véritables révélations pour moi. J'ai commencé par jouer ce qu'on appelait à la fin des 90's du Big Beat (Wiseguys, Fatboy Slim, Monkey Mafia, Bassbin Twins, etc.), tous ces producteurs anglais qui, pour la plupart, avaient déjà fait le lien entre le hip-hop, le reggae et le son des raves... Après avoir officié quelques années comme Dj de Breakbeat (aussi bien funky que dirty) j'ai aujourd'hui réorienté mes goûts en direction de ce renouveau du son électro avec Sinden, Herve, Boy 8-Bit, Fake Blood (ex Wiseguys justement). Ces mecs viennent quasiment tous du hip-hop et ont juste décidé de le rendre plus dancefloor, plus club et plus nerveux... Je me retrouve complètement dans cette démarche.

Et quel a été ton parcours ?

Oups... J'ai à moitié répondu à cette question, mais ce que je peux dire vite fait, c'est qu'après des études de cinéma et quelques tournages j'ai vite compris que la musique m'intéressait plus que ce monde là. Après avoir fait parti d'un collectif appelé Frenchbreaks qui regroupait une bonne partie des Djs de breakbeat français (et il n'y en avait pas tant que ça au début du nouveau millénaire), les connections se sont faites très vite à travers la France. J'ai ainsi pu sortir quelques morceaux sur des labels rennais (Mobil-Home), lyonnais (Stop Records, Supa Dope), avignonnais (Labrok), et par extension à l'étranger (Angleterre, Allemagne, US, Danemark, Suisse...). Mais la vraie école ça reste les soirées. J'ai roulé ma bosse pendant plus de 10 ans dans tout type de soirées et rien n'est plus formateur. Je me revendique donc comme un Dj caméléon. Je peux jouer de tout mais pas n'importe quand. Aujourd'hui, avec Expressillon, j'ai enfin trouvé un refuge musical où je me sens bien et du coup mon inspiration n'a jamais été autant stimulée.

Et ça fait quoi de multiplier les signatures, les apparitions sur scène ?

Bon y va falloir que je commence par lire tes questions avant d'y répondre car je n'arrête pas de répondre avec une question d'avance (rires). Alors effectivement le fait de signer sur plein de labels c'est par ce que d'une certaine façon je suis victime de mon éclectisme. Je fais des morceaux plus funky ou downtempo qui vont plaire un type de label, la même chose pour les bootlegs ou les tracks plus électro... Je me dois de signer chez plein de labels différents (déjà j'ai la chance d'en trouver !) pour la simple et bonne raison que personne ne prendrait la totalité de ma musique. Après je pense qu'il est toujours plus enrichissant de multiplier les rencontres les influences. Chaque label a sa couleur, son identité et je prends un malin plaisir à m'y fondre. Et oui un caméléon je vous dis! Après, les soirées il n'y a que ça de vrai, j'ai pris de véritables doses d'émotion et d'amour qui venaient directement des gens en face, et je dois dire que je suis accro à cette drogue naturelle, alors tant que je pourrai le faire, je monterai sur scène, et puis j'ai l'impression qu'avec le temps on s'améliore aussi bien dans ces choix musicaux que dans ces échanges avec le public... Alors du coup je ne suis pas prêt de poser les gants.

Comment travailles-tu ta musique ? Quel matos possèdes-tu ?

Déjà, je dois dire que je me sens plus Dj et amateur que réel producteur ou rat de studio. Du coup mes outils sont assez archaïques. Tout est dans mon ordinateur et je bricole ma musique avant de lui imposer un véritable traitement sonore. Faire de la musique tout seul m'ennuie assez rapidement, j'ai besoin de confronter mes idées à d'autres (des gens que je choisis évidemment), donc l'outil dépend de la personne avec qui je bosse, mais la plus part du temps tout ce fait via Abelton Live. Mais il m'arrive parfois de bosser encore avec Acid ou Reason. En ce moment je commence à bosser de plus en plus avec des musiciens (batteries, claviers, bassistes) et là je dois dire que c'est tout simplement le top.

Et sur scène, comment fonctionnes-tu ? La réaction du public est-elle primordiale pour toi ?

La réaction du public est ce qu'il y a de plus important pour moi, c'est elle qui va guider mes choix. J'arrive à chaque fois en terre inconnue, même si j'ai quelques "tricks", je repars à chaque fois à zéro et vais tenter de trouver ce qui va plaire et remporter l'adhésion générale. Une fois ce cap franchi je m'éclate, je joue avec les gens, et je me rappelle de suite pourquoi je fais tout ça, tout prend son sens et moi je lâche les chevaux ! Non, vraiment, regarder les gens c'est le seul moyen de bien les comprendre et comme on est quand même là pour aller dans leur sens et les rendre heureux quelques heures, il ne faut pas rater cet échange. Et le meilleur moyen pour briser la glace ? Faire le con. L'humour fera toujours tomber toutes les barrières.

Tu travailles désormais avec Flore. Sur quel projet ?

On prépare avec Flore un maxi pour Perce Oreille (sûrement dans les bacs en mars) dont le titre, "J'emmerde les voisins", est assez évocateur. Je connais Flore depuis six ou sept ans maintenant. Elle fait partie des rencontres déterminantes que j'ai pu faire au sein du collectif Frenchbreaks. Nous avons à plusieurs reprises joué ensemble et sorti quelques galettes (« Filthy Criminals » et « Bodega Boot »). Flore est une véritable amie, que je ne vois pas aussi souvent que je le souhaite, mais nos rapports sont aussi réguliers qu'excellents. Elle est en train de préparer un album qui va tout déboîter. Tenez vous prêts, le printemps sera définitivement la saison de la floraison (rires). Je considère Flore comme quelqu'un de très sympa et de talentueux. Elle fait preuve d'une maturité et d'un professionnalisme qui me sidère, je ne pense jamais acquérir d'ailleurs cette rigueur, je suis un peu trop chien fou.

Au niveau personnel, quels sont tes projets ?

J'ai sorti en un an autant de musique que sur les dix dernières années. Bon, ceci dit, avant je n'étais peut-être pas prêt, mais là j'ai plein de propositions à droite à gauche. Donc dans les prochains mois devraient sortir pas loin d'une dizaine de maxis allant du hip-hop au funky breaks en passant par de l'électro assez débridée (donc sur des labels comme Formule, Wack, Pig Balls et bien sûr Expressillon qui aura toujours mes faveurs...). Le projet qui me tient le plus à cœur pour 2010 est mon premier album qui est bien avancé. J'ai une vingtaine de titres (des collaborations pour la plupart). Maintenant il y a tellement d'humeurs différentes d'un morceau à l'autre que c'est très dur de trouver le label qui prendra le tout... Mais bon, je crois en la qualité de la chose, c'est une synthèse parfaite de mon amour pour la musique au sens large du terme... Quelqu'un va bien finir par se rendre compte qu'un album éclectique c'est juste un disque qu'on peut écouter du premier au dernier titre sans se lasser... Ce qui n'est pas souvent le cas je trouve.

Que penses-tu des initiatives de Discover Me ? Et des soirées parisiennes ?

Discover Me propose des soirées pertinentes et dansantes c'est donc le top, je ne peux qu'adhérer à tout ça, en espérant que le public soit toujours friand de cet état d'esprit. Il n'y a pas meilleur moyen de s'éduquer musicalement qu'en dansant. A titre personnel je suis très content de retrouver Robotini qui a contribué à mon identité de Dj car c'est à Rough Trade, shop que je fréquentais assidûment il y a une bonne dizaine d'années, que le Sieur Arnaud m'a vendu de la bonne galette à l'époque. C'est con à dire mais c'est important pour moi de me retrouver à partager la scène avec lui. Pour ce qui est des soirées parisiennes mon avis est contrasté. Même si je suis géographiquement proche de Paris, je joue la plupart du temps en province ou à l'étranger et je dois dire que malgré d'excellents moments passés sur la capitale, je m'éclate plus à l'extérieur. La raison en est très simple : il y a tellement de possibilité de voir plein de trucs excellents tous les week-ends que c'est très difficile de fidéliser les gens. L'offre est trop importante et surtout les gens ne peuvent plus suivre financièrement tout ce qu'il se passe, c'est trop cher, et artistiquement trop d'offre tue le marché... Une soirée province gardera un côté événement alors qu'à Paris l'événement c'est quand tu as enfin choisi où tu allais sortir... Quand tu as assez de thunes pour... Mais encore une fois je tiens à le dire j'ai

Et pour conclure, es-tu du genre festif ou sérieux (sur scène comme en backstage) ?

Et bien je dois dire que le sérieux c'est quelque chose que je n'ai jamais compris dans le cadre d'une soirée. J'ai été organisateur ça demande une certaine rigueur c'est vrai, mais en tant qu'artiste, à partir du moment où tu n'es pas trop bourré pour jouer (ce qui est le minimum de respect à avoir pour les gens qui sont venus), tu peux quand même te lâcher un peu. C'est le week-end, t'es quand même pas là pour intellectualiser ton rôle. Rendons les gens heureux et faisons leur oublier leur semaine de merde, c'est à ça qu'on sert c'est tout ! Alors que ce soit en coulisses ou surtout sur scène, la connerie est salvatrice. L'humour c'est la fondation solide d'une complicité. On a tous des parcours différents mais si il y a bien des choses sur lesquelles on peut tous se retrouver c'est l'humour et la musique. Donc avec le Prosper, la déconne c'est presque une marque de fabrique... Bon je sais c'est pas drôle d'en parler mais je saurai en établir la preuve en live.

“...je me sens plus Dj et amuseur que réel producteur ou rat de studio.”

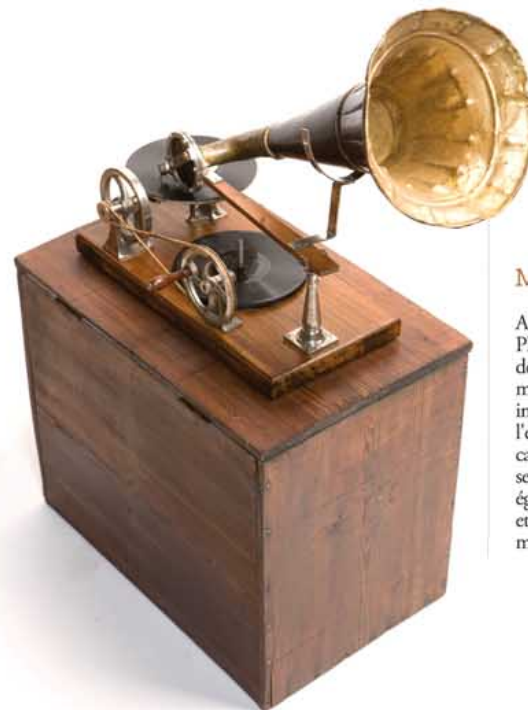


VOILÀ DÉJÀ 133 ANS QUE LE FRANÇAIS CHARLES CROS A DÉPOSÉ À L'ACADÉMIE DES SCIENCES UN PLI CACHETÉ DÉCRIVANT LE TRACÉ LATÉRAL ET LA DUPLICATION DE MOULAGE ENCORE UTILISÉS AUJOURD'HUI POUR FABRIQUER DU VINYLE. DEPUIS TOUTES CES ANNÉES, ET NOTAMMENT SUITE À L'APPARITION DU NUMÉRIQUE, LES MANGE-DISQUES, TOURNE-DISQUES, PLATINES, IPOD, QFO, ETC... ONT ENORMEMENT ÉVOLUÉ FACILITANT PAR LA MÊME OCCASION L'APPROCHE ET L'UTILISATION. ALORS QUE LES MP3 S'INSTALLENT DANS LA MAJORITÉ DE VOS APPAREILS MOBILES, STAR WAX VOUS PROPOSE, GRÂCE À CE DOSSIER CHRONOLOGIQUE MAIS NON EXHAUSTIF, UN PREMIER CHAPITRE SUR L'HISTOIRE DE LA WAX ET DES TOURNE DISQUES. NOUS NOUS SOMMES INTERESSÉ AUX ASPECTS TECHNIQUES QUI ONT CONTRIBUÉ AU DÉVELOPPEMENT DE L'ENCHAÎNEMENT DE LA MUSIQUE, À LA NAISSANCE DU MIX, DU SCRATCH PUIS À LA PRATIQUE LA PLUS ÉVOLUÉE DU DJING : LE TURNTABLISM. UN DOSSIER QUI VOUS ÉCLAIRERA ÉGALEMENT, S'IL EN ÉTAIT BESOIN, SUR L'ORIGINE DU NOM DU MAGAZINE QUE VOUS LISEZ.



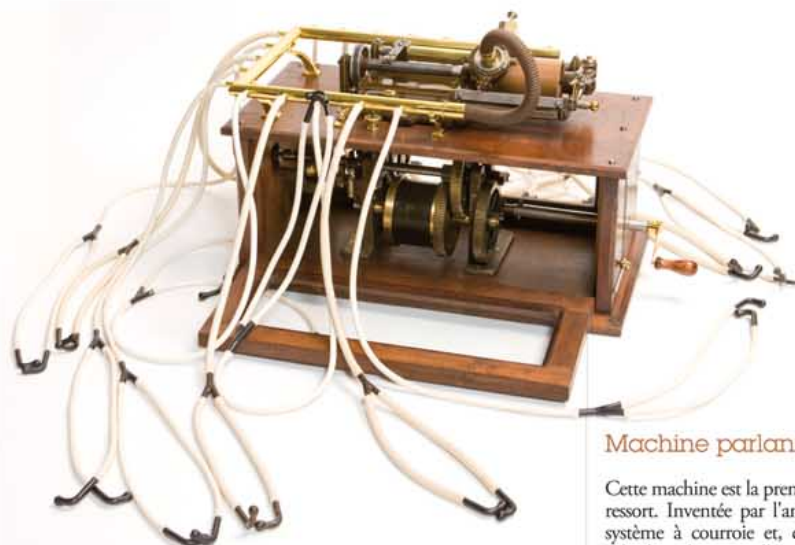
DE LA WAX AU VINYLE

La photo ci-dessous illustre de gauche à droite, les progrès les plus significatifs de l'histoire des disques. Le plus grand format des 78 tours au centre mesure 52 cm et le plus petit 12cm. Étrangement ce fut le même diamètre, un format avant gardiste, qui fut adopté pour la taille des CDs dont l'apparition causa la première crise du vinyle au début des années 80.



Machine parlante / 1890

Alors que depuis presque 4 années les premiers Phonographes et Gramophones lisaient des cylindres de cire (wax), l'allemand Emile Berliner invente une machine utilisant déjà des disques plats. Ceux-ci ont inspiré les 78 tours et vos fameux 33 et 45 tours, à l'exception près que ces disques là étaient en caoutchouc, d'une durée de seulement quinze secondes et d'un diamètre de 12,5cm (5 inch). C'est également l'apparition du système mécanique à galet et courroie. 120 tours par mn. Complètement manuel (pas de moteur)



Machine parlante / 1892

Cette machine est la première à moteur mécanique à ressort. Inventée par l'américain Amet, dotée d'un système à courroie et, déjà, d'un pitch, lisant les cylindres de wax, elle offrait la possibilité d'une écoute collective, moyennant de la monnaie. Dix-huit personnes pouvaient en même temps découvrir le plaisir de partager de la musique. Le cylindre tournait à 140 tours minute. Durée d'écoute : 2 minutes.



Machine parlante / 1903

Inventée par les frères Pathé, cette machine à entraînement à courroie a aussi la particularité d'être la première à lire les trois tailles de cylindres avec une variation de vitesse entre 140 et 160 tours par minute. Le pavillon en cristal lui procure un aspect singulier.



Machine parlante / 1909

La Pathéphone modèle S a la particularité d'être à entraînement direct, comme la majorité des platines de type Technics MK2 aujourd'hui. Cependant, le système mécanique est à ressort et donc toujours autonome puisqu'elle fonctionne sans électricité. Cette machine utilise le format de disques à gravure vertical proposé par Pathé et la tête de lecture équipée d'un saphir inusable bénéficie d'un système d'amplification plus conséquent que les précédentes. Elle est aussi la seule à lire toutes les tailles de disque. Les plus grands disques, comme celui sur la photo, mesuraient tout de même cinquante centimètres de diamètre avec un maximum de deux minutes et cinquante seconde de musique. Le plateau tournait entre 120 et 130 tours par minutes et le sens de lecture, unique, allait du centre à l'extrémité du disque. À noter que le pitch pouvait varier de 60 à 135 Rpm.



Double Electrophone / 1935

Alors que les forains enchaînaient déjà les disques dans les foires, cette platine pour 78 tours inventée par La Voix de son Maître servait dans des kermesses ou autres rassemblements. Cette double platine portable pré-amplifiée marque également le début des enceintes externes.



Teppaz 432 / 1960

Les Teppaz qui portent le nom de leur créateur lyonnais sont très vite devenues un succès planétaire. Ces platines portatives amplifiées, qui pour la première fois diffusaient la musique en mono ou stéréo, utilisent de nouveau le système de galets. C'est également l'un des plus anciens tourne disques permettant de lire les disques vinyles 16, 33, 45 et 78 tours. La particularité de ce modèle 432 est de pouvoir, en juxtaposant jusqu'à huit disques les uns au-dessus des autres, les enchaîner automatiquement et d'avoir donc la possibilité, sans bouger, d'écouter plus d'une heure de musique. Quelque chose qui vous paraît normal aujourd'hui mais qui, une fois de plus, était incroyable à l'époque.



Platine-Tuner Scientelec /
début des années 70

Il faudra attendre les années soixante dix pour que la notion de design apparaisse. Cette platine en plastique est d'un esthétisme qui inspire encore aujourd'hui certains constructeurs. Il existe très peu d'info sur cette marque d'où la date approximative de son apparition. Retour à l'entraînement à courroie pour cette platine hybride qui a la particularité d'intégrer un tuner radio.



Technics SL-1200MK2 / 1978

Il s'agit d'une évolution de la première Technics SL-1200 fabriquée en octobre 1972. La MK2 a subi de nombreuses améliorations, notamment au niveau du châssis et du moteur avec un mécanisme magnétique (sans courroie), appelé entraînement direct (le plateau est solidaire du moteur lui procurant ainsi un couple plus élevé et constant). À l'initiative de Matsushita, la MK2 s'est vendue à plusieurs millions d'exemplaires grâce entre autre à l'apparition du djing, puis du scratch. Considérée par un grand nombre d'acteurs du milieu de la nuit comme la Rolls Royce des platines vinyles, la MK2 est tellement jalouée que des bruits circulent sur l'arrêt de sa fabrication, et ce depuis des années. Selon nos sources chez Panasonic, propriétaire de la marque, la MK2 serait l'un des rares produits qui ne disparaîtrait pas du marché suite à l'absorption de Technics par Panasonic.



Technica Sound Burger / 1983

Ce modèle AT 727 est fabriqué par la marque Technica, fondée en 1962, tout d'abord reconnue en tant que fabricant de cellules de lecture de disques mais qui fabrique maintenant des microphones, casques et divers produits destinés à l'utilisation professionnelle ou domestique. Il existe plusieurs modèles de mange disques sortis auparavant mais celui-ci, à piles, nous a particulièrement interpellé tout d'abord parce qu'il est ultra compact, puis parce qu'il a certainement inspiré le très réussi modèle Linos designer amélioré par Charlie Pyott il y a peu. À découvrir sur : www.pyottdesign.com/linos/



Qf0 / 2002

Le développement de la culture du scratch, l'émergence des Djs/musiciens, puis l'apparition du terme turntablist donnent encore naissance à des nouvelles platines vinyle. La marque japonaise Vestax, à l'origine fabricant de guitare, s'est très vite intéressée à ce créneau. La Qf0 qui a été inventée par DJ Q Bert (également à l'origine du premier groupe de Djs) est le premier modèle de platine hybride incluant une platine et un mixer de scratch de qualité. Conçue comme un instrument unique, les trois cross faders et le bras amovible lui permettent d'être utilisée dans de nombreuses positions aussi bien pour les droitiers que pour les gauchers. De plus, la position du bouton de l'ultra pitch, à l'extrémité extérieure du plateau, facilite la modification de la vitesse et donc la tonalité des samples scratchés. Une machine malicieuse avec bien d'autres fonctions résultat de l'étroite collaboration entre les concepteurs Toshi Nakam, Hideaki Aimi et le designer Takayuki Hirabayashi. Une platine collector puisque la fabrication a été arrêtée depuis plus de deux ans.



Controller One / 2003

Cette platine rejoint la grande famille des instruments de musique grâce à son corps taillé dans du bois d'érable en une pièce, comme une guitare. L'intérêt de cette nouvelle platine Vestax, inventée par Idesato Shiino, réside dans le fait qu'elle est accordable afin de pouvoir jouer ses samples scratchés en harmonies avec d'autres musiciens. Il est même possible de mémoriser et créer ses propres gammes. Le tourne disque idéal pour un platiniste dans un groupe acoustique. Découvrez un test dans le Star wax n°8.



CDT05 / 2006

Cette platine Gemini, inspirée de le CDX de Numark sortie deux ans plutôt, n'a pas rencontré un franc succès. Elle est pourtant le compromis idéal entre les platines Cds et vinyles. En effet la CDT05, à l'instar de la CDX, permet aussi bien de lire et de scratcher des vinyles que des Cds (mp3 ou wave) avec un même touché grâce à son entraînement direct à couple très élevé (Moteur asservi contrôlé par micro processeur). De plus cette platine hybride est agrémentée de trois effets Dsp et d'un sampler avec trois points cue. Elle est aussi équipée d'un ultra pitch comme la majorité des platines depuis la fin des années 90. Un outil adéquat pour ambiancer les pistes des clubs sans utiliser d'ordinateur. La société GCI Technologie a tout de même décidé de stopper la fabrication. Une machine collector de plus en somme.

REMERCIEMENT

Nous tenons à remercier Jalal Aro pour sa précieuse participation et la mise à disposition, pour le shooting de ce dossier, des machines extraites de sa collection disponibles à la vente à la Phonogalerie, 10 rue Lallier, Paris 9ème. www.phonogalerie.com



Scratchophone / 2004

Nous devons l'invention du scratchophone une fois de plus à un français : Thierry Alari (Interview dans Star Wax n°6). Aujourd'hui encore de production artisanale, cette platine hybride mixer/platine (version 1.5), amplifiée et autonome grâce à un système de batterie, permet de scratcher avec de vrais vinyles dans n'importe quel lieu, même sans électricité, pendant deux heures. Un siècle après la création du Pathéphone (la première machine parlante avec un entraînement direct), cette machine portative en forme de percussion annonce comme le début d'un nouveau cycle.

APPEL À CONTRIBUTION

SI COMME NOUS VOUS ÊTES PASSIONNÉS PAR L'HISTOIRE DES TABLES Tournantes, N'HÉSITEZ PAS À NOUS FAIRE PART DE VOS REMARQUES ET À FAIRE PARVENIR TOUTE CONTRIBUTION (ARCHIVES DE PHOTOS, DE TEXTES, DE PARUTION D'EPOQUE OU AUTRES PRECISIONS D'INFORMATIONS) AFIN DE RENDRE À TERME CE DOSSIER LE PLUS PRÉCIS ET COMPLET.

UN SECOND CHAPITRE À VENIR DANS STAR WAX MAG. S'ATTARDERA SUR LES NOUVELLES GÉNÉRATIONS DE PLATINES NUMÉRIQUES (TACTILE, AVEC JOG, ETC) SE RAPPROCHANT DE PLUS EN PLUS VERS UN CONCEPT DE CONTROLLER DE TYPE SAMPLER/INSTRUMENT.



THEO PARRISH

CERTAINS DJS SE CONTENTENT DU TRAVAIL EN STUDIO LORSQU'IL S'AGIT DE PRODUIRE DES DISQUES. CE N'EST PAS LE CAS DU PRODUCTEUR THEO PARRISH, QUI PRÉFÈRE S'INSPIRER DES SONS QU'IL PART CHINER DANS LES RUES. INFLUENCÉ PAR LES RON HARDY, LARRY HEARD, LIL LOUIS, FRANKIE KNUCKLES, IL PARTICIPE ACTIVEMENT, AU DÉBUT DES ANNÉES 90, A LA SCÈNE MUSICALE UNDERGROUND DE DETROIT. TOUR D'HORIZON AVANT SON PASSAGE TRÈS REMARQUÉ A LA SOUL SPECKTRUM.

Tu es né à Washington DC, mais tu es parti très vite sur Chicago qui a eu une grande influence sur ta façon de concevoir la musique. Peux-tu revenir sur ta relation avec cette ville ?

Je suis parti de Washington DC avec ma mère, qui avait décidé de déménager à Chicago. C'est une ville dans laquelle j'ai grandi, qui m'a amené de multiples influences, musicales bien sûr, telles que le jazz de Miles Davis, la soul de Nina Simone et les compositions de Gershwin, mais aussi artistiques. Je suis resté jusqu'à 17 ans, le temps de terminer le lycée avant d'obtenir une bourse pour « Sound Sculpture » du Kansas City Art Institute : il s'agissait d'un cursus dans lequel on apprend à arranger, orchestrer différentes sources enregistrées préalablement depuis de vrais instruments, depuis des samples de disques et depuis des sons tels que par exemple des voix prises dans la rue. Parmi les personnes qui m'ont encouragé à l'époque il y a également un de mes oncles, Dexter Sims, qui était un jazzman accompli. Il a joué de la basse dans divers groupes de Chicago durant les années 70.

Tu as commencé à passer des disques très tôt, vers l'âge de 13 ans. Quand t'es-tu penché sur la production ?

J'ai commencé à m'intéresser à la musique assez jeune. Concernant la production plus particulièrement, c'est vers l'âge de 15 ans que j'ai commencé à « produire » même si je ne considère pas cela comme de la véritable production. Disons plutôt que j'ai vraiment commencé à m'y intéresser, à enregistrer des sons, à m'inspirer de ce que j'entendais autour de moi. Je prêtai une certaine attention aux « mix shows » de la radio, aux disques que j'achetais. Mes amis et moi avions envie de sortir avec nos propres productions.

Qu'est-ce que tu écoutais à l'époque ? Je te pose cette question parce qu'aux États-Unis en particulier, les radios et les Djs qui y travaillaient ont eu une influence déterminante sur le succès des musiques émergentes.

Bien sûr ! C'est précisément ce qui c'est passé à Chicago lorsque la house music est née. C'était le pied d'être à Chicago durant ces années là vers 1982-1983. Le vendredi soir, des centaines de jeunes, certains d'entre eux n'étaient que des enfants à l'époque, se dépêchaient de rentrer à la maison pour enregistrer sur cassette les mix. De cette façon, il nous était possible de découvrir de nouvelles sonorités, des disques inconnus qui nous rendaient tous complètement dingues, de nouvelles manières d'enchaîner des disques... « D'où est-ce que ça vient ? Qu'est-ce que c'est ? ». Nous étions obsédés par toutes ces découvertes.

Il est difficile d'exprimer avec des mots l'enthousiasme qui animait toute cette jeunesse. D'où le rôle fondamental, comme tu le soulignais, des radios à l'époque. Les deux principales radios étaient WBMM, WGCE. Farley (Farley Jackmaster Funk, ndlr) était un des Djs les plus importants et probablement un des plus influents de l'époque. Ils ont amené ce que j'appelle l'essence du clubbing à laquelle la plupart des jeunes, on parle ici d'enfants âgés de 10 ans voir 13 ans pour les plus grands, ne pouvaient être exposés pour les raisons citées précédemment. Il s'agissait de « teenagers, little babies », qui ont été confrontés à la house music avant même de se préoccuper des femmes !!! (rires, ndlr). Cela nous a permis d'être prêts lorsque nous avons eu l'âge légal pour entrer dans les boîtes. Bon naturellement, nous allions déjà à des fêtes pas vraiment légales, je ne sais pas combien de fois je me suis retrouvé à Music Box (club ouvert en 1983, connu pour avoir été le lieu de naissance de la acid house, notamment sous l'influence de son DJ résident, Ron Hardy, ndlr), dans des boîtes comme ça, alors que j'étais très jeune, peut-être même trop jeune... Mais j'y étais et cela m'a permis de comprendre de nombreuses choses, même si le truc qui nous a vraiment permis de combler le gap c'est Fairley. Après, bien sûr, il y avait d'autres radios locales, comme celle du collège situé au sud de Chicago.

Comment était perçue cette musique ? Particulièrement dans une ville telle que Chicago avec une très importante communauté afro-américaine ?

La ville est tout simplement divisée selon un critère racial. Le sud tout comme l'ouest sont à prédominance noire. Donc cette musique en quelque sorte nous appartenait. Certaines fois, j'entends encore des Djs qui affirment que sans les blancs cette musique n'aurait pas vu le jour, etc... Pour moi la question raciale n'a pas lieu de se poser car ceux qui ont assisté à l'essor de cette musique pourront en témoigner. Nous étions trop jeune à l'époque pour imaginer l'ampleur du phénomène, mais une chose est certaine : cette musique, je parle de Chicago, était considérée comme une musique noire à l'instar d'autres musiques. La chose marrante, c'est que si maintenant des jeunes afro-américains traversent la ville en voiture en passant de la house music, le citoyen moyen américain qui vit dans sa tranquille banlieue a moins peur car cela change de l'image du black en caisse avec du rap bien lourd... (rires, ndlr). Mais, à l'époque, cela a provoqué la même peur et le facteur racial a été déterminant. C'était quelque chose de vraiment nouveau, différent de ce que l'on avait entendu dans les années précédentes et en même temps cette musique a attiré beaucoup de gens car on ne savait pas vraiment d'où elle provenait. L'attitude rappelait par certains aspects celle du punk. Nos parents n'y comprenaient absolument rien.

On pourrait peut-être faire la comparaison avec le hip-hop qui lui aussi a eu des débuts difficiles avant d'exploser au niveau international.

Oui, il suffit d'imaginer l'impact qu'a pu avoir le hip-hop au début des années 80 dans le Bronx. C'est un peu le même principe. Il s'agissait d'une musique qui arrivait de nulle part, en dehors de tout schéma commercial et grand public. C'était énorme, brut, sans aucun compromis. C'était à nous, nous l'avions créée. Il faut se rappeler que c'était une des rares choses sur lesquelles on pouvait compter, qui nous permettait d'exister et qui nous permettait de jouer. Tout ça encore une fois grâce à certaines radios. Ce n'est plus la même chose maintenant. Pour avoir un succès commercial et être programmé à la radio, la musique a la plupart du temps besoin d'être mise en image. D'où la nécessité d'un clip auquel les gens puissent en quelque sorte s'accrocher en écoutant le morceau. Si tu joues un morceau sans clip, c'est considéré comme de la merde. Car si tu n'as pas de clip, les gens doivent se concentrer sur les paroles et c'est là le point fondamental qui permet à l'industrie du disque de vivre et de survivre... Les majors savent pertinemment qu'elles pendent de la médiocrité à tout bout de champ !!! Car aux Etats-Unis, comme un peu partout, elles ont la capacité de déterminer de programmer les goûts de gens : c'est pour cette raison que les majors ont peur de travailler avec des radios où les Djs ont une certaine liberté d'expression. La liberté aux Etats-Unis, c'est quelque chose de vraiment très compliqué !

Lorsque tu mixes en soirée, tu mets beaucoup d'effets dans tes sets. Tu fais partie des inconditionnels du vinyle. Est-ce que tu pratiques un peu de scratch ?

Un tout petit peu. Lorsque tu commences, tu apprends les tricks pour imiter ce que tu as entendu faire par les Djs à la radio ou en soirée. Tu ne pouvais pas faire des ré-édits de certains morceaux, mais tu pouvais acheter deux copies du même disque pour les enchaîner, faire des cuts. Certaines personnes te proposent de te simplifier le travail avec les effets de la table, moi je préfère souvent miser sur le doubling (2 copies du même disque, ndr) pour mettre en place l'effet du décollage. Dans la musique House, on préfère laisser plus de temps au morceau de s'installer pour que les gens puissent ressentir le groove. Dans un morceau, il y a presque toujours un moment, même s'il s'agit d'un court instant, où le tempo change, où l'on peut donc caler le disque suivant, sans pour autant perdre l'énergie de la musique. Le scratch n'est pas mal vu, mais la culture du mix à Chicago était plus centrée sur le « Ecuing ». C'est en quelque sorte une des caractéristiques du son de Chicago.

Dans ton live, tu travailles beaucoup avec des controllers...

Contrairement à New York, où les Djs travaillent principalement sur le crossovers, éliminant ainsi les fréquences basses, moyennes et hautes, nous travaillions sur 7 lignes de Ecues. Par la suite, j'ai incorporé le crossover avec mes controllers dans le but de travailler de façon plus dynamique sur le son et rechercher où se trouvait le moment où je peux travailler la fréquence qui correspond exactement à ce que je veux. Je suis constamment à la recherche de cet instant. Une autre chose que j'ai apprise à Chicago, c'est que l'on n'obtient pas de respect lorsque l'on joue des disques où la production incorpore des synthés car c'est pour les petits joueurs. Si par contre tu joues des disques avec de vrais instruments, avec des lignes rythmiques qui peuvent évoluer de façon très différentes durant toute la durée du morceau, avec un tempo variable qui nécessite de lui courir après, de modifier le pitch tout au long du morceau, c'est ce qui fait la différence.

“Si tu joues un morceau sans clip, c'est considéré comme de la merde.”



COMME LE DÉMONTRE LA COUVERTURE DE CE NUMÉRO DE STAR WAX, LE GRAFFITI NE CESSE D'ÉVOLUER. UNE RAISON SUPPLÉMENTAIRE POUR RENCONTRER, À L'OCCASION DE L'EXPOSITION QUI LEUR EST CONSACRÉE À LA GALLERIE BAILLY, MARTHA COOPER ET HENRY CHALFANT, PHOTOGRAPHES À L'ORIGINE DE L'OUVRAGE « SUBWAY ART », ET BLADE, L'UN DES PIONNIERS DE CET ART. UN ENTRETIEN FLEUVE POUR UN RETOUR AUX SOURCES DU GRAFFITI NEW-YORKAIS.

Au cours de ta carrière, tu as eu l'opportunité de collaborer avec de nombreux magazines tels que le National Géographique ainsi que quelques quotidiens locaux avant de travailler pour le prestigieux New York Post. Contrairement à ce que croient de nombreuses personnes, tu es arrivée plutôt tard, en 1975, à New York. Quel type de photographies t'intéressait avant d'être confronté aux rues de New York?

Martha Cooper : J'ai toujours été intéressée par la vie de tous les jours des gens simples. Ce que je recherchais et que je recherche toujours, c'est tout simplement de la créativité, un acte créatif, simple ou complexe. Donc quelque chose que je considère intéressant.

Tu as souvent travaillé avec les jeunes, dans des conditions particulièrement difficiles. Comment t'es-tu rapprochée de la scène graffiti de New York, déjà en pleine effervescence?

MC : Je travaillais durant cette période sur un projet personnel qui avait trait à la créativité des jeunes, lors d'ateliers gratuits auxquels participaient aussi les parents. Lors d'un de ces ateliers, j'ai croisé un jeune garçon, qui m'a montré ses sketches (croquis, nldr). Il m'a par la suite expliqué que ses croquis ne lui servaient que de repères avant d'aller les reproduire sur un mur. Je ne dirais pas qu'il s'agissait de ma première rencontre avec le graffiti, mais probablement la première fois que j'avais l'opportunité de rencontrer quelques-uns des acteurs de cette scène encore méconnue à l'époque. Le graffiti prenait de l'ampleur : au milieu des années 70, c'était sous les yeux de tous mais personne ne connaissait la véritable ampleur du phénomène car personne ne s'était jamais penché de manière curieuse sur cette nouvelle pratique artistique ! Par le biais de cette rencontre, j'ai par la suite été présentée à Dondi, qui a été pour moi un véritable dédic. J'ai trouvé ce qu'il faisait absolument fascinant et Dondi a eu confiance en moi car je montrais un intérêt sincère pour son art.

Justement, en quoi cette rencontre a-t-elle changé ta perception du phénomène?

MC : Pour être sincère, je n'avais pas compris ce que les gamins écrivaient sur les murs... Je ne savais pas qu'ils écrivaient leurs noms... Donc la première étape a consisté à lire et comprendre ce que je voyais. Ce jeune m'a fourni la clé de lecture, une sorte de "pierre de rosette" qui m'a permis de comprendre le réel sens des noms inscrits sur les murs. J'ai par la suite rencontré d'autres artistes et j'ai pu m'intéresser de plus près aux trains.

Donc cela t'as pris quelques années avant de rencontrer les divers acteurs de la scène new-yorkaise?

MC : Non, disons que j'ai rencontré très rapidement Dondi, qui commençait déjà à avoir une certaine notoriété dans la ville. J'ai mis plus de temps pour être acceptée dans le cadre très fermé du writing des années 70, et pour pouvoir accéder aux yards et aux spots qui pouvaient être intéressants pour une photographie. Il s'agissait de changer d'approche car je m'occupais avant de portraits et de scènes de la vie quotidienne... J'ai dû m'adapter à des horaires très décalés, à focaliser mon travail sur les trains.

Lorsque tu as commencé à suivre certains de ces artistes, tu as dû te balader dans des quartiers tels que le Bronx de la fin des années 70, connus pour être des spots très dangereux. Comment envisageais-tu ton travail dans ce contexte, en tant que femme avec un appareil photo et du matériel qui pouvait intéresser pas mal de monde?

MC : C'est simple : je savais que chaque fois que je sortais, je prenais des risques. Souvent d'ailleurs, je n'amenais que le strict nécessaire : un appareil photo et une lentille. Au fur et à mesure ? que j'accumulais des photos que j'estimais intéressantes, je me suis dit que je pouvais risquer de me faire voler mon équipement. En fait, on ne m'a jamais volé mon matériel, mais cela aurait pu se produire à de nombreuses reprises.

As-tu eu l'opportunité de tomber sur certaines des "outdoors jams" ou "block parties" qui étaient organisées dans le Bronx?

As-tu pu croiser des Djs, Mcs qui étaient présents lors de ces rassemblements?

MC : Non pas trop, tout d'abord car je ne vivais pas dans le Bronx. J'avais environ 1h30 de train avant d'y arriver. J'étais au courant qu'il y avait de nombreuses fêtes mais je n'ai pas vraiment eu l'opportunité d'y assister. J'ai toujours considéré la musique comme une forme d'art qui doit être vécue directement et je préfère l'écouter plutôt que passer mon temps derrière l'objectif. Certes, je t'avoue que si j'avais l'occasion de revenir en arrière, je me pencherais de façon plus approfondie sur la musique.

**HENRY
CHALFANT,
MARTHA
COOPER
& BLADE**

Je te posais cette question car à cette époque le graffiti et la musique (hip-hop, punk, reggae) étaient fortement liés...

MC : Oui et c'est quelque chose qui manque aujourd'hui et de plus en plus... Je voudrais ajouter par rapport à la question précédente que j'ai toujours concentré mon travail sur des personnes totalement inconnues. Lorsque l'on s'occupe de retranscrire une forme d'art, il faut se concentrer pour en faire ressortir des moments très forts. Avec la musique, c'est plus compliqué de faire ressortir l'énergie, du fait que l'on délaisse la musique, alors qu'elle est au centre même de ce moment créatif. La danse aussi fait partie de ces formes d'art très intéressantes et en même temps difficiles à capturer sur un cliché.

Peux-tu revenir sur le feedback qu'a eu ton travail en Europe? Comment était-il perçu?

MC : Oui, le feedback était certainement plus important en Europe car les gens n'avaient pas encore été exposés à la vague de vandalisme qui avait touché la ville de New York. Ils pouvaient, contrairement aux new-yorkais, découvrir et admirer une nouvelle forme d'art via des images, sans en subir les conséquences dans le métro...

Peut-être aussi parce que le public américain avait cette tendance à associer les artistes graffiti aux drogues.

MC : Certes, il y a aussi de ça! Mais c'est faux, du moins pas dans la mesure où le décrivait les gens, souvent influencé par certains médias...

Tu as travaillé récemment avec l'artiste Shepard Fairley, aka Obey. Peux-tu nous parler de cette collaboration?

MC : Shepard collabore avec beaucoup d'artistes... Il avait eu l'occasion de voir les premières photos tirées de la même série que celles publiées dans mon livre "Street Play" (livre avec une sélection de photos de terrains vagues, de buildings et de rues devenus lieu de prédilection de jeu pour les enfants des quartiers, ndlr). Il s'agissait principalement de photos de jeunes enfants jouant dans les rues de certains quartiers, la plupart du temps délaissés par l'administration de la ville... Il voulait tout simplement utiliser certaines des images pour une de ses créations. J'étais contente et en quelque sorte flattée d'être amenée à travailler avec un artiste de la nouvelle scène street art. Ce qui est marrant, c'est que je n'ai jamais vu Shepard avec une bombe à la main. Disons que l'on revient cycliquement aux fondamentaux.

Tu es en train de préparer de nouveaux projets? Toujours plutôt axés sur la rue ou bien sur le street art?

MC : Je suis constamment sur les deux, mais en ce moment je me concentre sur mon travail de photographe de rue, c'est à dire que j'essaie de capturer l'essence de la rue. Pour cela, j'ai décidé de m'installer 50% de mon temps dans un quartier assez difficile, qui ressemble beaucoup à celui de la série américaine "The Wire", pour ceux qui connaissent. Beaucoup de trafics de drogue, de prostitution, de gangs et en même temps cela ressemble étonnement aux quartiers du New-York des années 70.

> Henri Chalfant nous rejoint...

Tu as rencontré Martha au début de son séjour à New-York, mais tu étais déjà installé dans la Big Apple depuis quelques années?

Henri Chalfant : Oui, je suis arrivé dans cette incroyable ville en 1973. Martha est arrivée deux, trois ans plus tard.

Qu'est-ce qui t'a fasciné tout de suite autour de cet art? Son côté minimaliste? Conceptuel?

HC : Disons que ce sont ces aspects en particulier qui m'ont interpellé à l'époque dans les galeries, dans les grands espaces industriels de Soho et de New-York. Mon regard à l'époque, tout comme maintenant d'ailleurs, reste et demeure celui d'un sculpteur. J'étais plus attaché à la tradition moderniste, j'étais en quelque sorte engagé avec les matériaux sur lesquels je travaillais. Une sorte de relation sensuelle que je n'ai pas retrouvée justement dans l'art minimaliste et très conceptuel. Je ne me sentais pas à l'aise... En même temps, loin du monde des galeries, plutôt du côté des trains, des gens étaient déjà à l'œuvre en 1973, et improvisaient non seulement à travers le "simple" tag mais aussi avec des véritables graffitis. On est loin de comprendre l'ampleur du phénomène et la créativité de ces acteurs qui mettaient chaque semaine la barre plus haut, en essayant de pousser l'originalité, les thématiques affrontées dans le seul et unique but d'être le meilleur! Une évolution esthétique qui m'a profondément marqué par sa rapidité et la puissance de son impact sur les gens. J'avais toujours voulu faire des photos de ces trains si colorés, mais depuis que j'étais arrivé à NY, je ne trouvais jamais de bon spot. Lorsque j'ai compris comment accéder aux ascenseurs qui amenaient en hauteur au dessus des yards, j'ai pu vraiment m'éclater. A l'époque, je ne pensais absolument pas à travailler à un projet sur le graffiti. Je prenais des photos tout d'abord parce que j'aimais ça et puis car je voulais les montrer à des amis qui ne vivaient pas à NYC. Regardez ce qui se passe ici, c'est sauvage et très créatif!!!

Justement, tu as commencé à suivre certains des artistes qui officiaient sur pas mal de lignes de métro. Peux-tu en citer quelques-uns?

HC : Oula, (rires,ndlr) tu me demandes des choses qui concernent presque mon enfance... Au tout début des années 70, des noms qui revenaient souvent Art, Sheek, Wasp. Après on avait Mitch, Med, Lee, Blade... D'autres noms tout aussi importants tel que Crash, Kel, Revolt, Zephra, Dondi, Duro... Seen, Skeme, Dez....

Vous avez fêté l'année dernière les 25 ans de la sortie du livre « Subway Art », devenu une des bibles pour tout artiste graffiti, en particulier dans les années 80-90. Il s'agissait de la première fois que l'on pouvait voir dans un livre autant de photos sur le graffiti non seulement aux Etats Unis, mais aussi à travers le monde. Ce livre a été conçu au même moment que « Wild Style », film que tu as coproduit en 1982. Comment cela s'est-il passé?

HC : C'était deux choses qui ont eu lieu en même temps. C'était tout simplement de la chance... Avec Martha, on s'était rendu compte que nos collections de photos respectives étaient très complémentaires et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, notre approche photographique (les plans, les portraits) était différente et nous connaissions tous deux beaucoup de jeunes sur New York qui étaient très actifs. On a alors décidé de travailler sur Subway Art. En même temps, je travaillais à un show focalisé sur mes photos et sur celles de Martha que j'ai tout de suite associée à cet événement. Je voulais également avoir Rock Steady Crew, Fab Five Freddy que je connaissais et que je considérais comme étant à l'époque le plus à même de présenter et de parler de musique. A l'époque, j'ai croisé Tony Silver, un très bon photographe et producteur (disparu en 2008,ndlr). Il m'a proposé de travailler avec lui sur un film, proposition que j'ai tout suite acceptée car cela me semblait la suite logique de mon travail. Mais il faut distinguer ce travail de celui que j'ai fait avec Martha (Cooper,ndlr).



Il t'a proposé de travailler avec lui parce qu'il connaissait et appréciait ton travail de photographie et aussi pour tes relations avec le Rock Steady Crew...

HC : Bien sûr, il connaissait très bien mon travail de photographe et celui de mon show. Il avait assisté au show et au spectacle de danse du crew. On était les seuls à pouvoir proposer un show du Rock Steady Crew dans le downtown New York. Personne n'avait jamais vu ça dans ces quartiers... Avec Martha, nous étions capables de proposer un spectacle alors que cela se produisait depuis quelques années dans la rue, jamais en tant que spectacle organisé. Il n'y avait jamais eu de couverture médiatique avant ce film.

Dans ce film, il y avait le Dj Red Alert. C'est Tony Silver qui l'a ramené dans le film ou il s'agissait de tes connexions à l'époque?

HC : C'est simple: je connaissais Red Alert, Tony a eu l'idée de l'indure dans notre film. Tony avait une véritable capacité liée au travail de promotion. Tout comme Martha, je n'ai jamais vraiment travaillé sur la scène musicale, par contre j'avais rencontré beaucoup de personnes qui gravitaient dans le milieu de la danse et du Hip-hop. Par contre, vu que tu parlais avant avec Martha des Block Parties et autres Outdoor Jams, je dois t'avouer que j'ai quand même un regret lié à un événement spécifique. En 1977, je me baladaï dans le Bronx à la recherche de clichés intéressants et je suis tombé sur des jeunes qui mettaient en place une sorte de block party dans un parc, mais à l'époque difficile de comprendre ce qui se passait. Ils installaient des platines, des enceintes... Tout le parc était entouré d'un gang à moto, les Chigalings (à l'époque, le sud du Bronx était le terrain des affrontements entre plusieurs gangs très violents tels que les Skulls et les Nomads, ndlr). Certains de ses membres ont commencé à me dévisager et je ne me sentais pas vraiment à ma place: blanc, d'âge moyen, avec du matériel photo... Ceci dit, je le regrette beaucoup, car aujourd'hui il n'y a aucune photos de 1977 qui documente les park jams du Bronx!! Ça aurait pu être moi... En même temps 4 ans plus tard, on travaillait avec Fab Five Freddy, pour l'époque c'était déjà pas mal...

A l'époque, les galeries downtown ont commencé à exprimer un certain intérêt et à vouloir exposer certaines de ces œuvres?

HC : En ce qui me concerne, j'en étais très content. Je connaissais un directeur de galerie assez influent sur New York, qui aimait mes sculptures mais qui demeurait convaincu qu'elles n'auraient pas vraiment de succès. Il avait l'habitude de me dire: "tu dois être le dernier sculpteur classique présent à Soho...". Je me disais que je voulais montrer mes photos et faire en sorte que ce mouvement puisse être exposé au grand public. Il avait vu mes photos et je me suis dit qu'il fallait essayer, il a accepté. C'est lors de cette occasion que j'ai croisé Martha et ce fut une des premières fois que les artistes graffiti se déplaçaient en si grand nombre pour assister à une expo. On m'avait dit: "hey Henry, il y a cette jeune femme qui prend elle aussi des photos des trains, tu devrais venir la saluer" (rires, ndlr). Tu veux connaître mon opinion personnelle sur la question plus générale de la place du graffiti dans les galeries? Je reste persuadé que la place du graffiti, celle qui demeure la plus naturelle, c'est l'espace public. C'est beaucoup plus parlant sur un train, sur des murs gigantesques, pour que cela reste accessible, il faut que cela demeure en extérieur, gratuit pour que tout le monde puisse en profiter. Les artistes qui sont passés aux canvas poursuivent donc une carrière artistique et je trouve ça formidable et je pense aussi qu'il y a un juste prix pour ces œuvres d'art. C'est une question complexe! D'un côté, cela privatise l'œuvre, d'un autre côté si cela n'empêche pas à l'artiste de continuer à s'exprimer librement pour un public plus large, pourquoi pas? Les techniques ont certes elles aussi évolué mais cela dit je reste de l'avis que l'aérosol art sur des petites surfaces telles que la plupart des canvas... Ceci dit, je n'y suis pas opposé...

On va revenir un peu au cinéma. As-tu eu l'opportunité de voir le film "Whole Train" (décrivant la vie quotidienne d'un crew de writers allemands, ndlr)?

HC : J'adore ce film, car même si il se passe en Allemagne, le réalisateur Florian Gaag (lui-même graffiti artiste et producteur de musique, ndlr) reproduit très précisément le milieu social et tous les liens qu'entretiennent les membres d'un crew. Et de surcroît, il ajoute un côté dramatique au film que j'ai rarement vu aussi bien exécuté dans des films de cette catégorie. Je pense que beaucoup de gens vont se reconnaître dans cet aperçu, rapide certes, mais intense, de vie d'un crew de jeunes artistes graffiti.

Tu as récemment coproduit un dvd "Flying Out Steeves", véritable documentaire sur les gangs. Comment as-tu travaillé le script de ce documentaire? D'où viennent les archives?

HC : J'étais à Fashion Moda en 1988 (espace de création artistique fondé en 78 par Stefan Eins et très vite devenu un lieu incontournable à New York à la fin des années 70, ndlr), un spot dans le South Bronx. J'y croise un homme qui portait une veste de cuir peinte à l'aérosol, typique du début des années 70.

Je me présente et lui explique que ces vestes, outre le fait d'être belles sont également intéressantes, car elles représentent un moment très particulier de New York. C'est en discutant avec lui que je découvre que je suis côte à côte avec Benjamin Melendez, membre fondateur des Ghetto Brothers (les Ghetto Brothers, c'est un gang créé dans le Bronx vers la fin des années 60 avec une identité portoricaine très forte et un album de salsa sorti en 1972 qui devrait ravir quelques collectionneurs, ndlr). Après une longue discussion, il m'a suggéré d'aller voir une certaine Rita qui logeait à l'hôtel Chelsea qui pourrait me donner plus d'informations et de la documentation sur ce sujet. On a réussi finalement à mettre en place un projet intéressant car la culture populaire de New York est riche et peut proposer chaque année des choses très différentes: ils avaient créé des groupes de libération, des esthétiques qui leur étaient propres, tout était très organisé (de façon militaire parfois, ndlr) et cette grande attention aux codes vestimentaires. Le graffiti a été récupéré certaines fois par les gangs car c'était l'occasion de véhiculer le nom d'un groupe en dehors des frontières des quartiers en l'imposant aux autres, qui ne pouvaient que le subir passivement. Mais les crews en quelque sorte nous viennent du hip-hop avant que cela ne devienne "a big industry thing".

Pour finir, quels sont les projets sur lesquels tu travailles actuellement? J'imagine que tes archives de trains doivent être conséquentes?

HC : Là, je t'avoue que je vais me concentrer sur les archives, afin de tout sauver avant que certains supports ne s'abîment. Je vais travailler à un set de dvds avec environ 1000 photos de trains que j'aurais présélectionné. J'ai également interviewé de nombreux artistes qui ont eu un rôle important durant cette période afin de commenter au mieux les images. Ce sont une quarantaine d'entretiens réalisés au cours des années, dans lesquels ces artistes me décrivent leur vie à l'époque, les rencontres... Une autre chose à laquelle je tiens beaucoup, c'est la restauration des copies originales de « Style Wars ». Une fois que j'aurais terminé ces deux projets, je pourrais me consacrer tranquillement à d'autres choses.

> Blade se joint à notre discussion.

Tu fais partie des premiers véritables artistes graffiti qui ont commencé très tôt. De quand datent tes premiers morceaux?

Blade : J'ai commencé à peindre en 1972 jusqu'en 1984. Les premiers morceaux correctement exécutés datent de cette période, c'est à dire du tout début des années 70.

Peux-tu justement nous expliquer quelles étaient les conditions pour un writer dans la New York du début des années 70? Tu partais en solitaire ou tu connaissais déjà des gens?

B : Je toumais avec les Krazy Five. A l'époque, contrairement à ce que croient beaucoup de gens, il n'y avait pas encore de crews ou de véritables groupes constitués comme tels. J'admirais certains artistes, mais je n'ai rencontré que plus tard des membres actifs de cette scène.



“Je joue encore 2 à 3 heures par jour et j’aime bien les jams de funk.”

Concernant les aspects graphiques, comment as-tu développé ton style tridimensionnel ?

B : Alors, j'aimerais spécifier certaines choses. Lorsque j'ai commencé à peindre en 1972, il n'y avait pas vraiment de recherche de style. Nous étions dans une démarche que nous appelions «single hits». Il s'agissait de taper ton nom sur le maximum de surface. Avec une bombe, tu pouvais «poser ton blaze» environ 20-30 fois, selon le lettrage et le nombre de lettres. Tu partais dans un tunnel et tu vidais ta bombe. Le mot tag n'est apparu que dans les années 80. Justement, cela correspondait au moment où j'ai commencé à développer le style tridimensionnel, afin de donner plus de profondeur aux wagons sur lesquels on graffait.

Quels crews de graffiti as-tu rencontré lors que tu opértais sur la ligne du Bronx ?

B : Les crews qui sont apparus à l'époque des Krazy Five étaient les Ex Vandalz (Experienced Vandalz, ndlr), les Independents (IND), et bien sûr The Ebony Dukes avec Staff 161 (T.E.D), Writers Already Respected (W.A.R) ...

Au début des années 70, as-tu assisté à des battles entre writers ?

B : Non, il n'y avait pas vraiment ce type de compétition, mais plutôt des milliers de gamins qui peignaient juste pour le plaisir et rêvaient de voir leurs noms traverser la ville. Il n'y avait pas vraiment de beef, la plupart du temps cela se réglait vite fait à la sortie des cours et puis 2 semaines après tu étais là en train de partager ton pot de peinture ou ta bière avec celui qui, juste avant, était un adversaire. C'est plus tard que les problèmes entre crews, posses ont pris une ampleur disproportionnée : il faut remonter au début des années 80. Entre 1972 et 1975, il n'y avait même pas de battle car les gens ne savaient pas encore ce que signifiait être créatifs. Ce n'est qu'après qu'il y a eu les masterpieces (premiers véritables graffiti), les nuages, la 3D, les personnages... Les gens faisaient attention à ne pas «crosser» (graffer par dessus, ndlr).

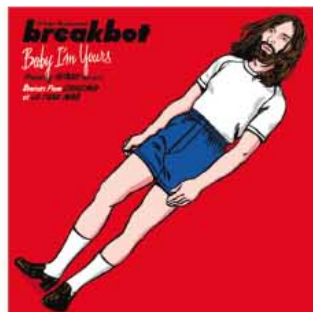
Quels sont les premiers artistes qui ont amené la 3D sur les trains ?

B : Je peux juste te dire que les premiers que j'ai vu réaliser c'était aux environ de 1973, avec Flint 707 et Pistol One. Ils ont été parmi les premiers à faire exploser les lettrages sur les trains, et l'ajout de divers points de chutes a amené quelque chose d'énorme aux niveaux des perspectives. Certains de ces morceaux ont eu une très grande influence sur de nombreux artistes.

Tu as une autre passion, la basse. Quel type de musique joues-tu ?

B : Oui, on joue principalement de la funk, James Brown, Curtis Mayfield, mon groupe préféré Sly and the Family Stone, ainsi que Kc and the Sunshine band, juste avant l'arrivée de la Disco. Je m'entraîne avec certains des partenaires de graffiti... Je joue encore 2-3 heures par jour et j'aime bien les jams de funk.





V.A. Anatolia Rocks Lp / Anatolia Rocks Lp

Après des essais plus ou moins réussis d'albums instrumentaux inspirés par les sonorités indiennes, éthiopiennes et turques, voici l'occasion de découvrir l'univers fascinant du rock venu du Bosphore. Dj Fabyo, à l'origine de ce projet, a sélectionné 13 titres tirés de la période 1969-1977, à l'exception de « Sevdâ çiçeği » daté de 1983. On assiste à la rencontre entre folklore turque, musique pop locale des années 60 et influences psychédélices. Le groove funk est très présent sans pour autant occulter la tradition folklorique de la derbouka (percussion présente dans toute la méditerranée) et la saz électrique (luth d'origine persane permettant de jouer tous les demi-tons d'une gamme chromatique). Sur la face A, les connaisseurs reconnaîtront probablement « Esterebim » du guitariste Erkin Koray, sorti en 1975, ainsi que les morceaux progressifs de 3 Hür-El « Döner Dünya » et de la guitariste Selda avec « Ince Ince Bir Kar Yagar ». Sur la face B, une mention spéciale pour « Gilgamiş » de Cem Karaca, qui pourrait figurer dans une sélection de breakbeat. 3 morceaux, dont l'impressionnant « Zühtü », bénéficient d'une réédition vinyle pour la première fois. Le disque, de couleur rouge, est accompagné d'un tracklisting assez détaillé. Tirage limité, 1000 copies.

U.S. Warren / Drop 7inch

Dans la galaxie infinie des 45 tours, voici un nouvel exemple de groupe inconnu qui mérite à juste titre cette réédition. Rares sont les informations disponibles sur ce bluesman, originaire de Chicago : Ulysses Samuel Warren a produit une poignée de singles sur son label Chytowns entre fin la fin des années 60 et début 70, qui figureront plus tard sur son seul et unique LP "For a Few Funky Dues More". Vous trouverez sur la face A « Hard Headed Woman » et son break de batterie qui devrait ravir les diggers les plus exigeants. Le solo de guitare évolue sur un fond d'orgue farsifa, orgue électronique d'origine italienne utilisée notamment par Herbie Hancock dans le « Tribute to Jack Johnson » de Miles Davis. Sur la face B, « Drop » un morceau instrumental sur lequel U.S. Warren accompagne un orgue lo-fi de sa guitare funky. Tirage limité 500 copies sur Sausage Records.

Xeno & Oaklander / Sentinelle

Avec cet album sorti sur le label new-yorkais Wierd Records, Xeno & Oaklander dévoilent leur passion pour les synthés analogiques et la cold wave, ce dérivé électronique et minimaliste de la musique post punk des 80's. Les voix complémentaires de ce duo franco-américain se mêlent aux boîtes à rythmes et aux accords de claviers, soufflant en alternance le chaud et (surtout) le froid, en français ou en anglais, évoquant ainsi un hybride moderne de Suicide et de Young Marble Giants. A l'heure où les 80's influencent de diverses manières un large pan de la musique pop, Xeno & Oaklander ont le mérite d'assumer pleinement leurs obsessions et leurs sources d'inspiration.

Emphasis / Emphasis Lp

"Emphasis" est un projet d'origine suisse sorti en 1974 successivement sur les labels suisses Pick et anglais Jaycee. 12 morceaux dans la meilleure tradition du jazz-rock européen, accompagnés de percussions latines (congas) et de fusion électronique. Un album truffé de samples : en effet, les claviers et le fender rhodes de Anselmi dialoguent parfaitement bien avec la guitare de Cavalli, le tout sur fond de basse funky. L'album se partage entre compositions originales tel que les très funky "Rainmaker", "Mackintosh", "Very Lights", et reprises plutôt réussies telles que "Vera Cruz" de Milton Nascimento, "Too High" de Stevie Wonder et "Feels like makin Love" de Gene McDaniels. Mis à part la qualité de la musique, force est de reconnaître que c'est le travail de production, parfaitement maîtrisé par les musiciens, qui leur permet de placer la barre très haut. Réédition sur le label allemand Sonorama.

Breakbot / Baby I'm Yours Ep

Breakbot est une figure atypique dans le monde de la musique électronique française. Il s'affiche sous une image un peu désuète entre geek et séducteur du dimanche. Néanmoins, il ne faut pas se fier aux apparences, le deuxième EP du DJ "Baby I'm Yours", lancera avec certitude les girls sur la piste de danse. L'homme, Thibaut Berland, est plus connu pour ses remixes que pour ses compositions originales. Tout a commencé par le remix du titre Let There Be Light de Justice. Puis les demandes d'artistes se sont enchaînées. Il a été amené à travailler pour Pacific, Digitalism ou encore Metronomy. Passionné de musiques afro-américaines (Soul, Funk, R&B), Breakbot saupoudre ses remixes de ses influences. La version remixée de "Roche", de son voisin barbu Sébastien Tellier, est la preuve de son univers vintage et sensuel, qui trouve sa continuité dans son dernier EP. Celui-ci contient 4 morceaux, 2 remixes, l'un de Siriusmo, l'autre de la Funk Mob et deux originaux. "Baby I'm Yours", accompagné de la voix éraillée d'Ifrane se distingue par sa rythmique disco et ses arrangements pailletés. Le très classique "Make you mine" est quant à lui susceptible d'installer Thibaut Berland dans le haut du panier de la French Touch. D'autant plus que le label Ed Banger a signé sa dernière galette.

Medline / Mercado negro 7inch

Ce vinyle, d'abord sorti en numérique, contient deux titres instrumentaux réalisés par Medline aka Sun Son Sound, compositeur, mc, dj et beatmaker d'origine franco-chillienne. Sa musique d'inspiration afro funk et latin jazz rappelle l'art de la composition des maîtres des seventies tout en exploitant la technologie d'aujourd'hui. La version originale est jouée par lui-même et des amis proches donnant naissance à ce que Medline appelle la Brown music. Flûte, agogô, clave, triangle, piano, rhodes, trompette s'entrechoquent de manière parfois tribale, certainement en souvenir de ses jours en Amérique latine. Le remix en face B par Gusby n'apporte pas vraiment grand chose et donne un léger goût "d'inachevé" au disque : cette version aurait pu être la suite de la face A et se terminer avec un jeu de batterie faisant décoller le morceau jusqu'à vous faire rentrer définitivement en transe. Mais l'objet de cette première sortie en autoprod, en tirage limité à 500 copies numérotées à la main, est tout autre. Un label à suivre. Plus d'infos : www.propagandum.com

V.A. / Freedom, Rhythm & Sound

"Freedom, Rhythm & Sound" accompagne la sortie d'un livre éponyme sous titre "Revolutionary Jazz Cover Art 1965-1983" écrit par deux spécialistes anglais de la black music, Gilles Peterson et Stuart Baker. Si le livre est l'occasion de revenir sur le foisonnement graphique d'une époque, concentrée sur cette période où jazz, funk, psychédéisme et lutte pour les droits civiques se sont télescopés de plein fouet, cette double compilation peut faire office d'illustration sonore voir de cours de rattrapage pour ceux que la multitude de rétrospectives thématiquement proches aurait totalement épargné. Des incontournables Sun Ra (le génial "Nucléar War") ou Art Ensemble of Chicago aux plus obscurs Pharaohs, la palette stylistique est large, l'absence de frontières entre groove et expérimentation étant le dénominateur commun (avec leur afro centrisme) de tous les musiciens ici présents. Malgré le titre, rien de révolutionnaire donc dans le contenu du disque, mais, à défaut de dénicher des perles rares à l'intention des collectionneurs, le label Soul Jazz manifeste une fois de plus un talent certain pour populariser et diffuser au plus grand nombre des classiques décidément indémodables.

Sa Bat' Machines / "Mo money" Ep

Après un premier maxi, Sa Bat' Machines récidive avec ce deux titres fort efficace. Le titre "Valium Gitan" est un savant mélange de ska, dub et de bassline. Nous pourrions résumer en disant que c'est un très bon disque de dubstep mais les origines gitanes de l'un des quatre membres formant Sa Bat' Machines procure, un côté tribal unique, lui garantissant ainsi de se positionner bien au dessus de la majorité de leurs confrères composant ce genre de musique. Le résultat est tout aussi percutant avec le morceau "Mo money" accompagné d'une guitare aux accents brésiliens, d'un wobble mélodique et toujours d'une bassline à faire bondir vos voisins. Cerise sur le gâteau, une vocaliste du nom de Tamara ajoute sa voix. Fait encore rare dans la dubstep, majoritairement instrumental. Au totale plus de dix minutes de son, à se procurer, sur le label français Kiosk. www.myspace.com/sabatmachines

Flore / Fell me Ep

Flore se dévoile à nouveau afin de préparer la sortie de son premier album intitulé "Raw", prévu pour le mois de mars 2010. Après un premier aperçu l'été dernier, elle propose un nouvel échantillon de son talent grâce à son dernier EP. Elle n'en est pas à ses premiers coups d'essai puisqu'elle a produit une douzaine de maxis sur les labels Mofo, Ibreaks ou Labroc Rec qui lui ont permis d'acquiescer une renommée internationale. Petite sœur d'Elisa Do Brasil, fille spirituelle de Miss Kiti, la française joue dans la même cour qu'Uffie avec un Breakbeat acidulé, sous amphétamines. Miss Flore ne cache pas ses atouts. Ajoutez un potentiel sexy de 200% à une recherche d'influences actuelles mondiales et un sens de la collaboration, vous obtiendrez une artiste à suivre ces prochaines années. Mais revenons en 2010, l'intéressée a demandé à la très en vue, Shunda K, moitié des Yo Majesty de jeter son flow accusateur sur "Fell me". Un titre dancehall qui ravira les amateurs de productions jamaïcaines. Entêtant et bestial. On préférera tout de même le morceau "FDB", plus surprenant, qui tire ses origines vers Baltimore et clôt le maxi.



Aswefall / Fun is dead

Une boîte à rythme et une guitare c'est, à en croire le nombre de formations actuelles retournant à ce format, le principal héritage que nous a laissé la cold wave des années 80. Aswefall, duo composé de Clément Vaché et Leo Hellden, revisite ces influences post-punk en y incorporant une bonne dose d'électro qui évite de tomber dans l'hommage caricatural. Et si les mélodies semblent parfois tout droit sorties d'une faille temporelle menant au Manchester du début des années 80, le traitement qui leur est infligé permet d'apprécier leur actualité et leur extrême modernité. À l'instar du dernier album de Cold Cave, "Fun si dead" est une ré-interprétation actuelle de la noirceur minimaliste inhérente à la musique de l'époque. Mais avec une touche pop (évidente sur "Prison", plus subtile sur le reste de l'album) qui élargit considérablement le spectre musical de ce deuxième essai.

Bob Blank / The Blank Génération

Bob Blank a été l'un des producteurs les plus influents d'un âge d'or de la musique new-yorkaise, travaillant aussi bien avec l'avant garde du jazz, de la musique contemporaine ou de la no wave qu'avec le meilleur des artistes disco et funk. Il a été au centre de l'une des épopées légendaires de la musique moderne qui a vu le hip-hop naissant, la musique disco, le rock le plus radical et la traditionnelle scène free jazz/expérimentale locale se côtoyer et s'entre-influencer. Une émulation artistique rare qui a accouché d'hybridations musicales et stylistiques navigant constamment entre pop et expérimentation. Mis à part le fait d'avoir été enregistrés dans le studio de Bob Blank entre 1975 et 1985, le lien le plus évident entre tous les titres de cette compilation est la constante volonté de ne pas sacrifier l'hédonisme à l'intransigence artistique, et ce quelque soit le type de musique abordée. Le tracklisting est d'ailleurs on ne peut plus éclectique : Arthur Russell ("Wax the Van" avec Lola Blank, la femme de Bob, au chant), Gladys Knight, James Blood Ulmer, Sun Ra ou Lydia Lunch sur un même disque... Inutile de dire que même le plus difficile des auditeurs y trouvera de quoi être comblé.

V.A. / Mavis presented by Ashley Beedle & Darren Morris.

Hommage à Mavis Staple, légendaire chanteuse de soul music et activiste des droits civiques, produit par deux figures emblématiques de l'électro anglais, cet album est une petite merveille de downtempo qui satisfera votre besoin de douceur. Les featurings sont impressionnants : Kurt Wagner des Lambchop, Candi Staton, Ed Harcourt, Edwyn Collins, Cerys Matthews, Sarah Cracknell de Saint-Etienne... Les orchestrations font la part belle aux violons et synthés vinages, pour mieux souligner les voix. Amateurs de beats énervés et de dancefloor trempés de sueur, passez votre chemin : ce disque s'adresse à ceux qui aiment prendre leur temps et pratiquer la lenteur.

Clara Moto / Polyamour

"Polyamour" est le premier album de Clara Moto. Il fait suite à plusieurs maxis déjà sortis sur le label lyonnais InFiné et creuse la même veine électro/minimale qui faisait leur charme. Le défi était de tenir cette fois-ci l'auditeur en haleine sur la durée. L'alternance de titres (relativement) orientés dancefloor, de plages contemplatives et d'incursions pop (avec la participation de la chanteuse Mimmi sur trois titres) fonctionne parfaitement et ne laisse aucun temps mort. Une multitude d'ambiances qui ne nuisent en rien à la cohérence du projet compte tenu de la constance de la production. Cet album purement électronique parvient à conserver une souplesse et une légèreté quasi humaine. Le minimalisme de l'ensemble ne tourne jamais à l'autisme clinique. Des qualités qui rappellent parfois le meilleur du catalogue du label Kompakt (Matias Aguayo en tête). Une réussite, donc.

Bomb the Bass / Back to Light

Tim Simenon, légende de la scène électro anglaise, a fait son grand retour avec "Future Chaos" en 2008, plus de dix ans après son précédent album. Il enchaîne aujourd'hui avec le bien nommé "Back to Light", sans doute son essai le plus pop à ce jour. Un disque enregistré à São Paulo avec l'aide de Gui Boratto et qui fait la part belle aux voix (Paul Conboy, Kelley Polar, Richard Davis, The Battle of Land and Sea). Une bouffée d'air frais qui risque de décontenancer les amateurs de la première heure mais qui recèle de réelles réussites électro pop, telles "Boy Girl", "Price on your Head" ou "Start". Et se clôt sur "Milakia" avec rien de moins qu'une contribution au davier de Martin Gore.



Acid Washed / Acid Washed

Premier album sur Record Makers pour ce duo de Dj's. Enregistré entre la Bretagne, Paris et Berlin, conçu essentiellement à base de sons de synthétiseurs analogiques retravaillés sous softwares, "Acid Washed" est un hommage à l'électro à l'ancienne, de Kraftwerk à Moroder en passant, bien entendu, par la techno de Détroit (le titre du premier maxi "General Motors, Detroit, America" se chargeant de balayer tout doute là dessus). Parsemé de contributions vocales (Barbara Panther sur "Snake", Lippie sur "Apply" ou "Snows Melt", l'une des grandes réussites de l'album), d'une reprise d'un classique de funk 80's ("The Rain"), ce disque décline rythmes métronomiques et arpegges synthétiques sur toute sa longueur. Une uniformité de son qui fait sa qualité. Car, loin des dernières machines à danser à la mode en surcharge pondérale permanente et croulant sous des tonnes de saturation et des beats inhumains, Acid Washed a eu l'intelligence, pour notre plus grand plaisir, de conserver des ses glorieux aînés précédemment cités la légèreté et la mélancolie sous jascente qui font l'intemporalité des classiques de l'électro.

Blakroc / Blakroc

Le pitch : Damon Dash, boss de Rock-A-Fella, réuni onze mc's dans un studio de Brooklyn et confie à deux blancs becs habitués des albums boudés en 3 sets la mission d'enregistrer onze titres en onze jours. On aurait pu appeler ça Dash's Eleven mais le décor et les moyens n'ont rien d'Hollywoodiens. The Blacks Keys, le duo blues-rock en question, a débuté son apprentissage musical en jouant des morceaux du Wu-Tang. Cela tombe bien puisque de leur côté les Mc's se nomment Rza, Raekwon mais aussi Q-Tip, Mos Def ou encore Pharoahe Monch. Sur l'affiche comme dans la chronique, cela fait trop de noms à inscrire : appelons les Blakroc. Si les budgets pharaoniques et les enregistrements à rallonge étaient gages de qualité, depuis le temps on en aurait entendu parler. Le mieux est l'ennemi du bien et trop de perfectionnisme et de production peuvent diluer le jus de départ dans une eau tiède. Alors Blakroc, groupe de (peut-être) un seul album, s'est fait partisan de la doctrine « trop sophistiqué c'est péché » : un beat graisseux comme un moteur de pick-up, une basse ronflante, quelques notes de Rhodes, une guitare hurlante, pas de fioritures. Jouer. Enregistrer. Suivant. Pas question de refaire les prises jusqu'à épuisement. Un disque servi brut, à la texture granuleuse et aux bords encore coupants. Sombre et rocaillieux, loin d'une énième infructueuse rencontre rap / rock, il donne encore foi dans le Hip-Hop. Le vrai.





Foreign Beggars / United Colours of Beggattron

Quatuor hip-hop londonien déjà auteurs en 2004 du remarquable "Asylum Speakers", Foreign Beggars revient avec ce nouvel album et son visuel pastiche de la campagne de publicité d'une célèbre marque de prêt à porter. Le groupe continue de creuser une voie assez unique dans le paysage rap anglais, parvenant à éviter de singer les modèles américains sans toutefois donner dans le grime ou autres sous-genres locaux. Revendiquant des influences très diverses, ayant collaboré avec des artistes allant de Björk et Gorillaz à James Lavelle et son projet Unkle, Foreign Beggars explore la face expérimentale du hip-hop ("Don't Dhoow It", "Seven Figure Swagger") sans négliger ses velléités pop ("Keeping The Line Fat") et soul ("Keep it Comin'", "Break Free"). Rafraîchissant.

Mike Relm / Spectacle

Sorti fin 2008 aux Etats-Unis, cet album de Mike Relm, Dj/Vj originaire de San Francisco (cf Starwax n°12) comprend des featurings de Del the Funky Homosapien, Adrian Hartley (Fischerspooner), Lateef the Truthspeaker ou The Gift of Gab (Blackalicious) pour un résultat surprenant, voir déroutant, empruntant autant au hip-hop pur et dur qu'à la pop des 80's ou à l'électro-rock. Rien de très étonnant de la part d'un spécialiste des mash-up me direz-vous. Mais à la différence de la plupart des autres Djs plutôt orientés hip-hop et se frottant à des formes musicales inhabituelles, Mike Relm le fait avec un sérieux et un souci du détail qui laisse transparaître un réel amour de la pop musique en général. Et si ses shows en tant que Vj peuvent tourner à la démonstration, la sobriété est ici de mise et la technicité n'empiète jamais sur la musicalité du résultat final.

VA. / The Modern Sound of Nicole Conte

Guitariste et Dj, Nicola Conte est une figure de la scène acid jazz italienne. Ce double album, sorti sur le label Schema, contient ses propres compositions ainsi que ses versions de titres d'autres artistes (Mark Murphy, Fertile Ground...). Difficile en effet de qualifier son travail de remix ou de réédit tant il rejoue totalement certaines parties des originaux pour parvenir à y insuffler son style directement reconnaissable, à mi-chemin entre jazz et bossa nova. L'omniprésence des percussions, de lignes de basse répétitives peut parfois évoquer certains artistes downtempo du siècle dernier, Thievery Corporation en tête (l'un de ses précédents albums était d'ailleurs sorti sur leur label, ESL). La différence est que Nicola Conte n'est pas juste un ambienceur de bar lounge mais un vrai musicien, et cela se sent. Certains titres sont ainsi à la hauteur des classiques qui l'ont influencé ("Quiet Nights", "Lotus Sun" ou "Solo").

45 aka Swing-O / The Revenge of Soul

Origami Productions est un label japonais spécialisé hip-hop, jazz et abstract. Swing-O en est l'une des fers de lance. Pianiste, compositeur et producteur, il nous propose ici 14 titres entre hip-hop downtempo et jazz/funk avec de nombreux guests (entre autres Stephanie Mc Kay ou Ryan Shaw). Du jazz à la limite du lounge "Que chevere!" à la soul mainstream "I believe", Swing-O apporte un soin tout particulier à la production. Trop peut-être? toujours est-il que malgré le talent des musiciens et les qualités aussi bien rythmiques que mélodiques de l'objet, le manque d'aspérité et la perfection quasi clinique qui se dégage de l'ensemble peut rebuter et voir à certains moments provoquer la désagréable impression d'être bloqué dans un ascenseur. Ascenseur funky, certes, mais ascenseur quand même. Ce qui est d'autant plus dommage que sur de nombreux titres ("Sole Muzic", "Mysterious Journey...") le talent de compositeur de Swing-O compense largement ce parti pris de production.



Liléc Narrative / Echantillodrome

"Echantillodrome" nous ramène quelques années en arrière lorsque les projets mixant hip-hop instrumental et influences électro étaient légions. Si un article de Ouest France cité dans le communiqué de presse évoque une filiation avec les artistes Anticon, c'est plutôt à l'Angleterre de Rae & Christian ou de Aim que fait songer Liléc Narrative, notamment par son recours à des samples relativement plus groove ou jazz que n'en proposent les références US du genre. Le travail sur les cuts et les scratches est impressionnant tout au long de l'album et ravira tout turntablist, au risque, part contre, de lasser les non spécialistes sur la longueur. Les plus grandes réussites de cet album sont d'ailleurs peut-être les plages accueillant des featurings ("Transport" avec Napoléon Maddox ou "Same Change" avec Perseph One) où la science du groove de son auteur est réduite à l'essentiel.

Tribeca / Qolors

Tribeca est un quintet français navigant entre jazz, funk, musiques de monde et hip-hop. "Qolors" bénéficie de l'intervention de guests vocaux (Blake Worrel de Puppetmastaz, la chanteuse américaine d'origine cubaine Maui Kai et les burkinabés Wamian Diara et Kadi Coulibaly) mais se distingue immédiatement d'autres artistes évoluant dans le même champs musical de par la présence d'un balafon et les interventions remarquées (bien que parfois trop discrètes, notamment rythmiquement) de Dj Djo. "Qartoon" ou l'introductif "Rose" sont les meilleurs illustrations de ce que peut donner la musique du groupe lorsque ses diverses influences s'équilibrent. Un mix improbable, inclassable mais qui ne cesse d'étonner par son inventivité.

John Banzai / Loverdose

Nouvel album pour John Banzai. Comme son titre l'indique, celui-ci est l'occasion pour le rappeur/slameur parisien de livrer sa vision des femmes et de l'amour avec sa science habituelle des jeux de mots, le tout sur une collection d'instrumentaux à dominante jazzy que l'on doit au beatmaker nantais Davido. Un album cohérent et sans temps mort qui permet d'apprécier la plume de l'un des lyricistes les plus doués de sa génération. La plume et le flow, puisque la complexité des textes n'altère en rien la musicalité de son phrasé. Un album à ranger au côté du "Lipopette Bar" d'Oxmo aussi bien pour ses qualités narratives que musicales.

URBAN MUSIC

URBAN CLASSICS

LE RAP C'ETAIT MIEUX AVANT

4 CD'S = 30€

10 CD'S = 70€

CD'S / DVD / VINYL

T-SHIRT

POLO - SWEAT

A PARTIR DE 20€

WWW.MYSPACE.COM/URBANMUSICPARIS

URBANMUSIC.FR

FACEBOOK : FAN URBAN MUSIC

URBAN MUSIC

22 RUE PIERRE LESCOT 75001 PARIS.



Berlin Sampler

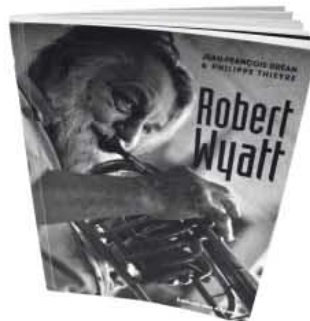
Re-découvrir la ville et ses esthétiques à travers son identité musicale, tel est le défi que s'est posé Théo Lessour, auteur français installé à Berlin depuis quelques années. Le livre propose ainsi une sélection d'une centaine d'œuvres musicales qui ont pour unique dénominateur commun le fait d'avoir été produites durant le vingtième siècle à Berlin. Il s'agit d'un sampler, d'une compilation : heureusement, à aucun moment, ce livre n'a pas la prétention d'être exhaustif. Lessour a choisi de scinder son livre en quatre parties : la E-Musik (la musique savante et contemporaine), la U-Musik (la musique du divertissement), la A-Musik, la Techno. La partie la plus importante de l'ouvrage est consacrée à la création musicale entre le début des années 50 et 1989, année de la chute du mur. L'analyse des œuvres citées demeure cependant assez équilibrée : vous en aurez autant pour la poésie sonore dadaïste de 1918 que pour Monolake ou Ellen Allien. L'auteur nous parle de mouvements obscurs, ressuscite des œuvres oubliées et revient sur des mouvements éphémères qui ont marqué profondément l'identité de cette ville. Une sorte de déclaration d'amour à Berlin, devenue la nouvelle Mecque en Europe pour les artistes de tout horizon en recherche d'inspiration.

(Éd. Ollendorff & Desseins).



Les Soniques

"Les Soniques" est un objet hors normes. Objet de par sa mise en page, son aspect imposant et son hallucinante carte de la poésie. Hors normes sur le fond parce que ce concentré d'érudition écrit par Nicolas Richard (écrivain et traducteur entres autres de Hunter Thompson ou Richard Powers) et Jean-Yves Prieur (aka Kid Loco) nous emmène en terre inconnue, à mi-chemin entre roman total (Pynchon ou Danielewski) et critique musicale (au sens noble du terme, donc avec une mauvaise foi totalement assumée). Imaginez que Homer ait pris des acides avec Lester Bangs durant son temps libre entre l'Iliade et l'Odyssée et vous aurez encore une très vague idée de ce que peut donner la collaboration littéraire de ces deux acteurs de longue date de la scène musicale parisienne. Une lecture essentielle si vous avez des doutes sur l'influence qu'ont pu avoir les biches, le poison et la nourriture sur l'histoire du rock'n'roll en particulier et de la poésie en général ou si vous désirez savoir qui, du clown ou de l'instituteur, est le plus détestable des chanteurs. Si le classicisme de l'écriture, peu habituel dans ce type d'exercice, et les innombrables références plus ou moins cryptiques peuvent déconcerter au premier abord, ce traité recèle suffisamment d'humour et de théories délirantes sur ce qui touche de près ou de loin à la musique pour combler tout lecteur un tant soit peu persévérant et exigeant. Pour plus d'infos : www.myspace.com/bellevillemanifesto (Éd. Inculte)



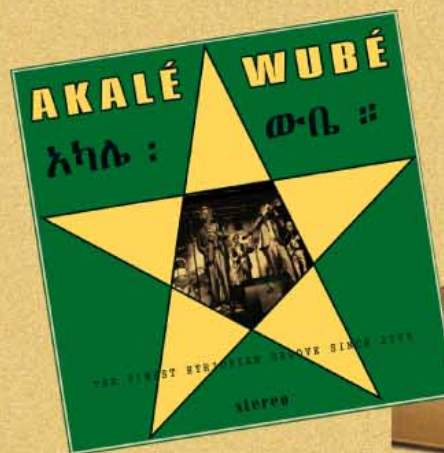
Robert Wyatt

Ancien batteur et chanteur de Soft Machine, groupe anglais considéré comme étant un des plus innovants et populaires de la fin des années 60/70, Wyatt est devenu, depuis son album "Rock Bottom" de 1974, une véritable légende. Il doit son statut d'icône à son talent de compositeur, sa voix unique, sans oublier l'épisode qui l'a paralysé des jambes et qui l'obligera à délaïsser la batterie pour se consacrer au travail sur la voix, le piano, la trompette... Les auteurs, P. Thieyre et J.F. Dréan se sont rendu à Louth, à 200 km au nord de Londres, pour le rencontrer et en dresser un portrait très intime. Les échanges se déroulent à la terrasse d'un café, dans un marché, au domicile du musicien, avec sa compagne Alfie Benges, responsable de la plupart des pochettes. Ne vous attendez pas à une biographie musicale classique car ce n'est pas le cas. Les thématiques affrontées sont en quelque sorte dictées par Wyatt, qui admet "qu'il est facile de discuter avec moi, mais que je suis difficile à interviewer". Ses premières expériences musicales dans la capitale anglaise, le jazz et son admiration pour Coltrane, le rock, ses déboires avec Soft Machine, sa relation difficile avec les maisons de disques, ses méthodes de travail, d'enregistrement, son engagement politique.... De nombreuses photos (noir et blanc) accompagnent le texte, et cela permet de réellement prendre conscience de certains détails tels que l'intensité du regard de Wyatt, sa grande lucidité et sa terrible fragilité. On retiendra de ce livre le portrait d'un homme libre, qui ne s'est pas plié aux dures épreuves que lui a réservé la vie. (Éd. des Accords)



AKALÉ WUBÉ ÉTHIOPIAN GROOVES

**NOUVEL ALBUM
DANS LES BAGS LE 15 MAI 2010**



WWW.AKALEWUBE.COM
MYSACE.COM/AKALEBAND



SOLUTION DE MIX VIDÉO COMPLÈTE : LOGICIEL VFX (VIDÉO EFFECTS) + CONTRÔLEUR



VFX CONTROL

Mix Video like Music.

VFX CONTROL est la seule solution offrant un contrôle direct, complet et facile de tous vos fichiers vidéo.

En plus de mixer tous types de formats vidéos et audio et d'y ajouter des effets de manière instantanée, VFX CONTROL est compatible avec une grande variété de contenus: animations et textes Flash ou encore images grâce au titre vidéo intégré, diffusion d'une caméra en direct, ...

- Recherche par pochette d'album
- Compatible 4 lecteurs
- Sampleur Audio 16 pads
- Plus de 20 effets (audio, vidéo, audio + vidéo)
- Synchronisation des effets vidéo sur la musique
- Contrôle externe grâce au CD et vinyle MixVibes
- Contrôle direct grâce au contrôleur
- Carte son intégrée
- Et bien plus...



Plus d'infos sur www.mixvibes.com